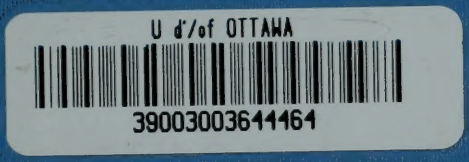
PS
8535
.U34R4
1. sér
1919



15/8/19

RHAPSODIES

(. . . Rudhyar)

RHAPSODIES

(Première Série)

OTTAWA
IMPRIMERIE BEAUREGARD
1919

Universitas
CANADIANA

Tous droits réservés
par D. Rudhyar
1919

PS
8535
.434R4
1. ser
1919

PRÉLUDE

Ce qui s'exprime dans ces pages, ce n'est pas un homme parmi les hommes, ce n'est surtout pas un *individu*, ayant *sa* conception particulière, *son* MOI original: mais c'est la Souffrance humaine; c'est la Soif intarissable de l'Humain, tendu vers l'Extase, où seuls atteindront les Elus.

Une main écrivit ces pages; mais elles ne furent point tant pensées par un cerveau, que dictées par quelque chose de très lointain,—et de très proche à la fois—de très impersonnel, par l'Ame de toutes les forces humaines, qui, fauchées en pleine vie, errant autour de leurs frères matériels, s'unissent constamment à eux, élisent certains d'entre eux, plus spécialement attractifs, pour être l'instrument au moyen duquel ils exprimeront tout ce que leur voix charnelle n'avait pas proféré, tout ce pourquoi, au-delà d'eux-mêmes, inconsciemment alors, ils se sont laissés mourir.

L'individu n'est rien qu'une chose sans valeur: Seule compte, l'Humanité totale, dans le temps et dans l'espace, visible et plus encore invisible.

Cette grande unité: l'Humanité n'est pas une chimère, n'est pas une fiction. Réellement, elle est.

Et elle est même la seule Réalité.

C'est elle qui s'exprime dans l'œuvre des Réalisateurs. C'est elle qui, à l'heure nécessaire, dicte ces œuvres, qui s'accomplissent ainsi, parce que tout était prêt pour les recevoir.

Il n'y a pas de génies. Il n'y a que des oeuvres géniales.

Et toute chose qui n'est pas réalisée, n'est pas géniale; car, si parfaite expression soit-elle d'un être supérieur, elle n'a pas de valeur, puisqu'elle n'a pas été dictée par l'Humanité, qui n'avait pas besoin de s'exprimer alors. Il n'y a de grand, que les choses nécessaires. Il n'y a de beau, de grand, que la Fatalité. Il n'y a qu'un seul amour; l'Amour de la Fatalité. Il n'y a qu'un seul devoir: comprendre et réaliser sa destinée.

L'Homme ne vaut que par la destinée qui lui est échue; de même qu'une cellule du corps ne vaut, que par le rôle que lui assigne l'harmonie du geste voulu par le cerveau.

Or, tout individu, réellement, n'est qu'une cellule de l'Humanité totale—passée, présente et future—qui, au-delà de notre vie individuelle, matérielle, constitue un organisme unique poursuivant sa lente et grandiose évolution.

Il en est, de ces individus, qui ont atteint un stade d'évolution telle—une Fatalité telle—qu'ils sont parmi les cellules initiatrices, centres de mouvement, qu'ils sont les Elus pour le grand œuvre: les Initiés.

Pieusement, gravement, qu'ils réalisent la tâche immense d'être les piliers de l'Age future, qu'ils le fassent sans orgueil,—tout orgueil n'est qu'aveuglement—sans fierté, sans ivresse, simplement, parce qu'ils ont été choisis,—avec l'adoration de leur destinée.

Aujourd'hui s'accomplit un des tournants capitaux de l'Histoire humaine. Une grande ruée va venir, une grande tourmente dont l'aube s'est levée déjà, qui donnera son sens aux carnages passés, présents. L'Humanité est morte pour renaître, plus pure.

Enlisées dans la matière, dans la machine que l'Homme n'a pas domptée, mais au contraire qui a fait l'Homme à son image stérile, empoissonnées par un individualisme exas-

péré, renversant toutes les valeurs et glorifiant la seule *raison*, si pauvre parodie de la grande Sagesse humaine, oubliée—les années qui viennent de mourir, furent une fin totale.

L'Ere qui viendra, que sera-t-elle?

L'Humanité, comme toute la vie obéit à la loi suprême de *l'Equilibre*, de l'oscillation pendulaire.

Demain, nous verrons se lever l'Aube d'un Jour mystique, où,—ce qu'on appelle d'un nom si vague—l'Esprit, s'illuminera d'une conscience nouvelle, et se réalisera, révèlant à nouveau à la Terre, le vieux secret, enfoui dans les temples oubliés, de la Sagesse totale, dont notre pensée et notre science européenne ne sont qu'une déformation restreinte; la Sagesse, qui est la Connaissance directe de l'Absolu; qui est synthèse, vérité, lumière.

Au lieu de considérer la vie avec ses seuls sens, en analysant les formes antagonistes, l'Homme peu à peu, après les grands gestes vains d'une virilité sans profondeur vitale, qui n'est au fond que de la brutalité inconsciente et puérile, après la soif de conquête, aboutissant fatalement au néant de la spiritualité, l'Homme, las de s'être répandu sans beauté, enfin se concentrera.

La Concentration, tel est notre Devoir.

L'Homme est à la fois partie du Cosmos, et Cosmos lui-même. *Quantitativement*, il est un nombre parmi la multiplicité des nombres. *Qualitativement*, il est le Tout, il est le Rythme universel tout entier, car "TOUT EST DANS TOUT".

Du fait de ce double point de vue, l'Homme possède deux modes de perception de la Vie.

Dans l'une, *la Perception externe* (ou sensorio-rationnelle) partie d'un Tout, il analyse et juge les autres par-

ties de ce Tout, les classe par rapport à lui. Dans l'autre, *la Perception interne*, étant le microcosme, il embrasse dans un seul acte "d'Illumination" le Rythme total de la Vie, dont *sa* vie est le miroir parfait;—guidé par les grandes *Lois d'Analogie et de Cohérence*, qui sont les bases essentielles de la "science synthétique"—qui jadis s'appela "Magie"—il comprend, en sentant vivre et mourir toutes les cellules de son corps, l'essence de la Vie et de la Mort.

La Perception externe ne se base que sur l'analyse. C'est elle qui constitue toute notre science occidentale, édifiée sur les données des sens, que la raison postérieurement organise et abstractise.

La Perception interne est intuition directe, synthèse primordiale. Et elle ne se sert des sens que comme facteurs analogiques.

Après des siècles d'analyse, l'Humanité enfin reviendra aux grandes synthèses,—au lieu de se perdre dans l'étude des cadavres, étudiera la vie dans l'Homme, la vie hyperphysique, la vie animique,—ou si l'on préfère "Astrale".

C'est à cette Connaissance que nous conduira la concentration grave et sacrée.

La Vie est un Mystère. Elle est toute en nous. Mais nous ne le savons pas, car nous ne sommes encore que des enfants, éblouis par le soleil et les fleurs. Les choses sensorielles ne sont que des poupées pour nous qui pouvons être dieux, par la Conscience. Il y a tout en nous. Chaque pensée, chaque rythme est un symbole où se révèle l'Univers.

Mais qui sait encore, lire des symboles?...La science moderne a fait tant de mal à l'homme. Elle tue d'abord, puis dissèque; et comme elle ne trouve plus la vie, elle la nie.

Or, qu'on le sache enfin, il n'y a pas dans l'Univers une seule cellule qui ne soit pas la Vie. Astres, plantes, animaux, minéraux, montagnes, lacs, vents; tout cela est des choses vivantes, organisées dans une certaine limite, conscientes, aussi peu soient-elles. Et tout cela n'est que symbole de notre âme; le symbole étant l'éternel et omniprésent miroir analogique qui lie le macrocosme et le microcosme. C'est pourquoi tout n'est que symbole: car toute chose est le Tout, car "ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas" comme dit le vieil adage d'Hermès.

Dans les pages qui suivent sont exprimés quelques symboles humains, éternels—et aussi la lente concentration de l'Ame qui se cherche, pour s'adorer dans l'Univers.

Dans l'échelle indéfinie des cercles quantitatifs qui constituent cet Univers, conçu par l'Homme dans les dimensions, toutes les choses se correspondent, cercles par cercles. L'Esprit, à force de se replier en lui-même, dans l'Unique, vit au-delà des dimensions qui créent la multiplicité de ces cercles, vit non plus dans la quantité, mais dans la qualité, vit non plus dans l'un ou l'autre des cercles, mais dans la *Circularité*. Et ainsi les mots qu'il emploie—comme jadis les nombres et les hiéroglyphes sacrés—sont des clefs qui s'adaptent à tous les cercles, étant imprégnés de l'essence même constitutive du cercle.

Aujourd'hui tout cela fait sourire.
Et ce livre aussi fera sourire, peut-être.

Il est écrit pour ceux qui vont vivre; non pas pour ceux qui ont vécu—qui feraient bien de mourir, car aujourd'hui on doit naître ou disparaître.

Comme en toute chose, chacun n'y découvrira que ce qu'il est capable d'y mettre. Car, dans la vie on ne fait

jamais que se reconnaître. *Et être conscient, c'est s'adorer soi-même.*

D'aucuns n'y verront sans doute que des mots; d'autres que des contes, d'autres que des caprices sans but; certains d'ingénieux apologues, des Idées imprécises; certains peut-être y sentiront vivre le déroulement morne et tragique de la conscience humaine.

A ceux-là seuls, ces visions occultes s'adressent; non pas pour les charmer ou les distraire, mais pour qu'ils pensent, pour qu'ils travaillent: pour qu'un soir, las des gestes monotones, sentant le dégoût des choses physiques les prendre à la gorge et les étouffer, ils aspirent à se sublimer dans une extase, où peut-être, ils reconnaîtront un peu de leur âme. Ils l'entendront gémir de sa solitude, et ils viendront à elle pour la comprendre et la chérir; et peut-être ainsi atteindront la Sagesse, qui est la suprême conscience.

Et rien ne vaut, hors la Conscience. Et tous les martyres et toutes les morts ne sont rien, si d'eux a jailli une lueur de la très grande et très mystique Révélation.

Un jour sans doute, proche, l'Humanité sera prête pour la grande et totale Révélation—qu'elle connut jadis, mais que notre civilisation a oubliée.

Et ce sera l'aurore d'un jour nouveau.

A mon ami Alfred Laliberté
en hommage d'Art et de Reconnaissance
et
A l'Ame du Canada Français
en annonciation de l'immense Destinée
qui lui est échue

A Germaine Fortin.

LES CHANTS DE LA FATALITÉ

La Destinée s'est glissée par la Porte étroite, la Porte que l'on devine, mais que l'on ne voit pas tant elle est pâle.

La Destinée s'est glissée le long des grands murs, où pendent, enchainés, les fantômes des heures d'union—et, du doigt, les a délivrés.

Et, quand elle fut près de la table où s'écrivait le Présent, elle dit: "C'est moi..."

Le silence est devenu lourd, comme si toute chose s'était arrêtée.

Et la main qui écrivait le chapitre, a tracé le mot: FIN.

...Et je suis parti.

Du plus profond de la Douleur
Du plus profond de la Mort

J'ai crié vers Toi,—ô Fatalité!

Du plus profond des amertumes
Du plus profond des silences

J'ai crié vers Toi. l'Hymne d'Amour désespéré.

Oh! j'ai tant appelé dans le désert des êtres! Ma voix n'a soulevé que du sable, n'a remué que des cadavres, ceux des grandes caravanes, qui, jadis, parties vers l'Illusion sainte qu'avivait le mirage de la Foi, se sont égarées dans la Vie sans issue, où nulle source, n'a chanté pour elles, le chant qui désaltère.

Et maintenant, ma voix est si rauque, si lasse, que je n'ai plus de force, plus que pour t'appeler—parce que je vais mourir.

Prends-moi, oh! prends-moi puisque toi *seule* tu m'aimes, toi *seule* jamais m'aimeras.

Je viens noyer en toi, tous les fantômes de mes désirs, car toi seule, est assez grande, assez divine, pour que le baiser qui les engloutira leur soit comme une caresse douce —qui apaise.

Du plus profond de la Douleur
Du plus profond de la Mort

J'ai crié vers Toi, ô Fatalité!

...Et maintenant, tout est béni.

Ma Vie est une danse, que je danse sur la pointe de la Mort.

Sur le pal de la Mort, ma Vie tournoie comme un disque éperdu; et parfois s'exalte, et parfois retombe, avec le vertige du gouffre dans les yeux.

Et j'aime la danse fièvreuse; j'aime l'hallucination de la pointe fatale, que le sang rouge lècherait si bien.

Chaque seconde de ma Vie, est la seconde somptuaire, où, je jette, d'un coup, mon être tout entier, enjeu pour le Hasard divin.

Et ce Hasard c'est ma Vie.

Et je ne suis rien, rien d'autre qu'un vertige de forces universelles, emportées dans un tourbillon fou, dont le centre est: la Mort.

Oh! l'exaltation d'être—au-delà des vies ordinaires, où s'illusionne et se dupe l'Orgueil individuel: *une Destinée*.

Et j'adore, passionnément j'adore, l'ivresse des aventures recèleuses de Mort, l'ivresse des heures silencieuses, où se prouve ma Destinée.

Et la Vie pour moi n'est qu'une grande leçon, où j'apprends à sourire; sourire, alors que s'effare ma chair hallucinée.

Oh! la somptuosité de vivre *toute* la Fatalité, le sourire de l'Ame, plongé dans les yeux durs de la Mort!

...Et je danse, la danse des Hasards vivides.

Et je danse; la danse des rythmes évanescents.

Et je danse! je danse!...

Et je danserai—jusqu'à la Mort.

—Ma Vie! Comme tu es belle en moi! Comme tu sais me chanter les chansons infinies, qui font, mon âme plus douce, plus éternelle, mon Corps plus serein, plus large, plus recueilli!

Est-ce pour moi seul que tu les chantes? Pour moi seul ou pour d'autres aussi?

Te comprennent-ils comme je te comprends? T'aiment-ils comme je t'aime? O Divine!

Tu es comme un ciboire, où je bois éperdument la joie grave de vivre, au-delà de toutes les choses coutumières, dans l'Impassibilité, dans l'Extase.

En toi, j'étreins la Vie universelle; car tu es si grande, que nulle limite ne te restreint, que nulle laideur ne te diminue; car tu es grande, grande comme la Mer, ô ma Fatalité!

Tu fus et tu seras ma seule amante, l'amante dont je chanterai la Caresse inlassable, qu'ignorent les amantes banales. Et je te chanterai, tout bas, dans le silence. Et ce seront tes chants que je te redirai, ô ma Fatalité!

Toi dont les yeux sont Lumière, et le Sourire: Amour.

Ma vie est une symphonie que conduit la Fatalité. Etres, Passions, Désirs, Souffrances, tour à tour, jouent leur partie; puis se taisent, inconscients de l'œuvre immense, que, seul, le chef pense.

Parfois, en des crescendos éclatants, tout l'orgasme de vivre déferle, rythme éperdu, rage d'élément, où se heurtent et cliquètent toutes les lames des épées, rouges du sang des victoires.

Et parfois c'est le silence. La plainte d'un basson ricane à la vie monotone. Les violons se sont tus. Toutes les berceuses, enfuies. Des âmes tristes, rôdent. De grandes ailes noires, palpitent, convulsives.

Et la Fatalité, largement, bat le Rythme immense, où se déroule la Marche Funèbre.

...Un sourire passe. Un rêve s'affirme. Les harpes ruissellent de soleil. Des cuivres ont chanté; les sourdines arrachées... Que clame la Joie!

...Viens... Baise-moi... Passe... Meurs.. O Toi... toutes les femmes, toutes les extases...

Celui qui dirige n'arrête point ses bras fatidiques. La danse se poursuit; se poursuivra sans cesse.

Et je suis toutes les choses vibrantes, où, chaque seconde halète le drame universel.

Emporte-moi! Roule-moi dans ton flux immense, roule-moi jusqu'à l'extase, ô Fatalité!

Emporte-moi. La vie est lourde, est tragique. Il pleut du sang sur la terre. Il râle des agonies sous les ciels rouges. La terre souffre. La terre souffre...

O Fatalité! Emporte-moi! Roule-moi dans ton flux immense! Roule-moi, jusqu'à l'extase.

Calme, tu t'étends comme la mer, blanche sous les ciels torrides. Tu es l'infini où s'annihile l'orgueil dément des hommes. Tu es l'Impassible où se figent toutes les détresses des regards vivants.

Berce-moi! Berce-moi jusqu'à l'extase, ô Fatalité!

Formes, couleurs, sons!—Disparaissez.

Voici que s'avance l'Impératrice des Rêves. Elle passe; et son manteau est comme un flot immense, qui balaie toutes les souffrances.

Oh! tu viens à moi, Divine! avec tes grands yeux glauques, où s'abiment toutes les choses. Tu viens avec tes bras ouverts, pour me prendre, pour me prendre mon Ame qui t'appelle, pour la prendre, et la bercer, câline... jusqu'à l'extase. Emporte-moi! Emporte-moi! ô Fatalité.

J'ai tout donné; toute ma Vie: pour le sourire de ta bouche. Je suis une flamme ardente dressée sur ta Route.

Etreins-moi! Brise-moi!... Je t'adore...

Emporte-moi! Roule-moi dans ton flux immense!
Roule-moi, roule-moi jusqu'à la Mort—ô Fatalité!

Car je suis, parmi toutes les choses vivantes qui tremblent devant Toi, Divine! l'Amant éternel,—que tu baiseras.

Car je t'aime...

Car je t'aime, O FATALITE!

A Elena Wilson.

FLAMMES MYSTIQUES

HYMNE A LA SOUFFRANCE

Souffrance! j'ai tant chéri ton spasme blême, que maintenant, tout est lumière.

Souffrance! En Toi, par Toi, je me suis tant adoré, que maintenant, tout est Amour.

Tu m'as délivré de tout ce que la Terre souille.

Tu m'as crié, dans tes sanglots, les cris qui font voir le ciel.

Tu m'as tant crié, que mes oreilles sont mortes...
—et maintenant, tout est silence... Tout est Dieu!

Frappe! Frappe encore!

Frappe!...et sois bénie.

...Souffrance! Est-ce donc l'Heure encore où tu me désires?

Est-ce l'Heure, où nous allons rouler dans les nuits orgiaques, avec le sang coulant de nos vies crucifiées?

Est-ce l'Heure, l'heure de mourir, et de renaître? renaître, plus beau, plus fort, plus ivre, ivre, éternellement ivre!...

Souffrance! Etoile des ciels mystiques où l'Ame se révèle.

Souffrance! Chant du cygne de la Terre, dorée par la Joie naissante.

Souffrance! Extase où tout se sublime dans le rayonnement d'une lumière nouvelle.

Souffrance! ô Mère immaculée!...

Vois!...je t'ai souri.

Et toute ma vie, je sourirai.

Et jusqu'à la Mort, je chanterai...

Je te chanterai ta gloire!

O Rédemptrice!...

VOCERO!

Voix des nuits!

Voix qui hurle, qui hante!

Voix de douleur!

Voix d'Amour, rauque comme le cri fou des fauves qu'on égorge!

Voix qui souffre et gémit!

O Reine des luxures mortes!...

Voix des nuits!

Voix d'angoisse et d'horreur!

Voix triste, triste à ne plus savoir...

Voix d'agonie!

Voix ivre! ivre! ivre à mourir!

Voix de mon Ame, voluptueuse, lasse, vide...

Voix des nuits!

Voix des nuits chaudes où l'on rêve du sang et de l'Amour et encore de l'Amour,—brise-moi! mords-moi! J'ai tant souffert, que je ne sais plus aimer!...

Voix des désespoirs!

Voix des tous petits qui pleurent les cieux perdus.

Voix des silences qui voudraient être musique, et chanter, et sourire, s'extasier jusqu'à l'oubli...

Voix pure!

Voix douce sur les yeux, douce sur les lèvres, douce sur les âmes.
Oh— chante-moi le chant d'Amour!...

Voix des nuits!
Voix des ténèbres lourds!
Voix des destinées!
Voix de Ceux dont on rêve et qui ont oublié!
Voix de Ceux dont on rêve et qui oublieront!
Voix tragique!
Voix des hivers, qui ne pardonnent pas...
Et qui tuent.

Voix de ma destinée!
Sois en moi
Jusqu'à la mort!...

L'ELECTION MYSTIQUE

Comme une grande fleur ivre et tragique, je me suis dressée sur ta Route de Gloire, ô mon Soleil!

Ma chair n'est pas belle—peut-être; et je ne te comprends pas bien encore. Mais je suis Celle qui doit venir, l'Elue qui doit parfaire ta solitude—où je me perdrai en souriant, afin que tu te trouves mieux.

J'aurais pu comme toutes les femmes, être une qui passa, et s'en fut bien vite. Mais je ne t'aime pas.

Je suis Celle qui doit venir—simplement.

C'est pour Toi que j'ai tout brisé, et que je suis venue—pour Toi que j'ai voulu vivre encore, alors que j'avais tant soif de mourir. Ma destinée, la mienne, je l'ai brûlée—tout mon bonheur!—comme on brûle de vieilles lettres d'amour parmi des larmes; et, vois-tu, je ne suis plus qu'un sourire fervent de ta Fatalité; je ne suis plus qu'une des choses innombrables que tu as éveillées, et qui se sont données à Toi; car c'est le grand devoir de ceux qui ne peuvent pas prendre, de se donner, tout entiers.

Ne me remercie pas. On ne remercie pas la Fatalité. On lui sourit.

Et Toi, aux heures où la joie de Créer aura galvanisé ta vie, si lourde et douloureuse, aux heures où tant de sourires danseront en tes nerfs que tu ne sauras plus les contenir, offre m'en le plus pur, le plus serein,—pour que je sois heureuse.

Et lorsqu'un jour l'Oeuvre vivra de la vie éternelle, l'Oeuvre que t'aura dictée la grande Angoisse humaine, je saurai alors qu'il fallait que j'aie tout donné—comme tu donnas toute ta vie,—afin qu'Elle soit.

En cette certitude, celle-là même qui, malgré tout, te fait vivre; en cette Certitude, je réaliserai ma Vie: *toute* ma Vie.

Car tous deux, nous ne sommes que les artisans graves de l'Oeuvre infinie,—toi, très grand, moi, si faible—mais, tous deux,—ELUS!...

L'INCANTATION SOLAIRE

Oh! Soleil! Je t'ai donné tout ce qui était en moi, pour que tu le purifies!

Je t'ai donné toute ma souffrance, pour qu'elle te soit lumière!

Je t'ai donné toute ma joie, pour qu'elle te soit sourire.

Et toute ma Vie, et toute l'Ardeur qui l'embrase, je te l'ai donnée,—parce qu'un jour, tu pleurais.

Il ne faut plus que tu pleures. Tu dois être Lumière pour que toute chose vive, pour que toutes les feuilles soient vertes, couleur des renaissances, que toutes les fleurs soient blanches, couleur des extases.

Il y a tant de choses en Toi, que tu dois donner; qui meurent de ne pas se donner, d'attendre, d'éternellement attendre, que, d'un geste, tu les libères.

Libre! que toute chose soit libre! en Toi, par Toi. Que toute chose te réflète! en se reconnaissant, t'adore;—en t'adorant, se réalise!

Oh! Je vois ce qui va venir!—Je vois toutes les mains tendues vers Toi, toutes offertes, pour que, de toutes, tu prennes la Vie, et que toutes ces Vies, tu les brûles, tu les mêles, tu les unisses en la Synthèse Unique;

Car, tu es—Le Transfigurateur

O Soleil! Soleil...

Ne suis-je point soleil?...

TEMPETES

Tempêtes! Tempêtes!...

Les luttes cosmiques, n'est-ce pas en moi qu'elles déferlent? Que le vent hurle et râle, et que toute chose s'éparpille, et que se tordent les grands troncs noirs des arbres dépouillés, comme de grands sexes spasmodiques crachant au ciel l'inutile semence?

Tempêtes! Tempêtes!...

Les luttes cosmiques, n'est-ce pas en moi qu'elles déferlent? dans mon âme grosse de la destinée, écrasée par l'Annonciation?

Pour quel triomphe? Pour quelle Mort?

Une, puis encore une, puis encore une autre, les morts se pressent dans l'étroite route de la Vie.

Il n'y a plus place pour le soleil, tant elles sont denses. Et toutes, elles hurlent comme des mères folles, sanglotant sur leur fils bien-aimé.

Et toutes elles se tiennent, et toutes elles se poussent— et tout est noir sur la Route de la Vie.

Tempêtes! Tempêtes!...

Toutes les feuilles de joie se sont écrasées sur la Terre, jetées par la bourrasque. L'arbre d'or n'est plus qu'une grande ombre qui s'agite. Et, demain, si les vents ne s'apaisent, demain, certes, il détendra ses racines gonflées par la résistance désespérée, et s'abattra.

Et la neige viendra, qui pardonne, et qui efface toutes les désolations...

Tempêtes! Tempêtes!...

Les luttes cosmiques, n'est-ce pas en moi qu'elles déferlent?

—Et j'entends les Mères, qui pleurent leur fils crucifié...

OFFERTOIRE

...Donner, jusqu'à la mort, tout ce qui, en soi, chante, aime...

Donner, jusqu'à l'oubli, tous les sourires, qui, trop las, s'essorent et retombent...

Donner, jusqu'au dégoût, toutes les tendresses, qui, lentement comme des manèges monotones, tournent, tournent ...sans jamais se reposer...autour des rêves que l'on voudrait vivre...

Donner! donner à Celle qui se trouvera là, par hasard, son âme, toute... avant qu'elle ne s'enfuie, silencieuse;— son corps aussi, peut-être, si les yeux implorent...

Et puis, très simplement, glisser, dans une buée mauve, amère et douce, vers la grande Lumière des Aveugles...

Puisque l'Heure est venue.

LE CHANT DES ROSE-CROIX

Sphynx! Divine Tetraktys, où se reconnait l'Angoisse humaine que la lumière sublima! Christ en deça du Calvaire! O ma vie! Si tu pouvais encore pleurer, après tant souffert, la dernière croix peut-être se hisserait, d'où jaillirait la Rose mystique...

Tout donner, tout brûler de par le Feu, s'embraser pour être Lumière, mourir pour être dieu,—et dieu pour être AMOUR... O ma vie!—Toutes les vies!—effrénez-vous vers le Soleil qui est au delà des Soleils, vers la LUMIERE que nul regard n'a contemplé!

Car là est la Fleur qui ne fleurira jamais—fleurir c'est encore mourir—la Fleur qui est au delà des fleurs, la Fleur qui est en toi, O Frère! si par les sentiers abrupts où les pieds saignent et se déchirent, chaque jour tu montas, haletant sous le faix de la Croix, portant ton Ame sur tes bras, et la tuant avec des sourires faux pour la faire sourire du sourire rédempteur qui bénit même la lumière:—la Fleur qui est en toi, O Frère! Si chaque jour, chaque jour, tu as su mourir, écartelé.

PER CRUCEM AD ROSAM.

Elle est née la fleur divine, la Rose mystique qui est Eternel Amour! Elle est née parmi les hommes—mais les hommes ne l'ont point connue.—

Elle était toute blanche de lumière. Elle était droite et pure, sans épines. Son calice était fait de tous les sou-

rires, qui sauvent ceux qui les implorent. Elle avait le parfum des choses qu'on a perdues, et qu'on retrouve, *en soi*, lorsque s'ouvrent les yeux, qui savent voir.

Et les hommes ont passé;—et ne l'ont point connue.

Alors une grande Soif a serré le cœur d'Amour,—une grande pitié est venue, qui l'illumina.

Et, au soir, alors que la lune était tombée dans l'Abîme, après avoir répandu la Nourriture des Ames, la Rose s'ouvrit toute grande.

Un spasme, où, toute, elle s'offrit, brisa le calice, éparpillé aux quatre vents de la terre.

...Et la graine, s'en alla rouler vers les hommes...
PER ROSAM AD CRUCEM.

LE CALVAIRE

La Nuit qui tombe est en moi comme une croix tragique où s'écartèle mon être. L'Idée s'exalte. La Chair s'affale. Mon âme dualitaire se romp violemment en deux flèches ardentes, qui s'opposent.

Au dessous de moi, c'est la foule, qui s'arrache les lambeaux de ma vie, les haillons de la Pensée divine, qu'ils n'ont jamais connue; dont ils n'ont eu que l'étrange et déroutant parfum.

Et je souffre de ma Vie brisée, si peu vivante...que la nuit qui tombe écartèle.

Et j'ai soif—soif de l'extase mystique, où toutes les vies disparates, qui sont *ma* vie, se sublimeront, immuables, dans LA VIE *unique*.

Et pour parodier le calvaire de Christ, j'ai crié comme Lui: "J'ai soif"!

Et Celle qui est venue pour m'offrir l'Eau qui désaltère, ne m'apporta que son désespoir, plus désespéré que mon agonie.

Alors j'ai souri...pour qu'Elle ne pleure plus.

RESURRECTION

Les Elohims ont fui!

Leur grand vol est passé tout au long des sphères. Le Sang a possédé la Terre. Le Verbe désincarné s'est arraché au Monde. La croix tragique dresse vers les étoiles mortes, le désespoir des âmes solitaires que le Déluge rouge n'a pas englouties.

Le Crucifié est mort!

Et chaque jour, ne meurt-il pas en nous, le Crucifié?

...Chaque jour n'entends-tu pas gémir le Fils de Dieu hissant sur le Calvaire, le martyre de sa plénitude tragique? Chaque jour le Sang ne possède-t-il pas ton cœur, qui rêve l'extase? Chaque jour, chaque heure, n'est-il pas crié, dans la démence des cieux d'orage: "J'ai soif!"...

Et Toi, Toi, l'Elohim déchu, n'entends-tu pas, chaque jour, fuir le grand vol nostalgique de tes Frères de lumière; ô Homme divin! qu'écartèle la Soif androgyne?...

...Mais—ils reviendront, les Elohims! Leur vol rayonnant reconquerra la Terre. La lumière dansera sur les Ames renaissantes. Le troisième jour le Fils de Dieu ressuscitera.

Alors, qui dira la grande clameur de joie et d'Amour, qui rugira hors des Temps révolus?..

L'Epée flamboyante dressant sa lame embrasée à la

Lumière essentielle, érigera sous le Soleil plus clair, la gloire du Dieu visible.

Et il chantera en nous, le Verbe ressuscité!

Et sous le flamboiement des étoiles nouvelles, l'Homme transfiguré, sentira, dans l'Ivresse--Une d'Amour, plus clémente et plus proche, l'éternelle splendeur des Cieux inaccessibles!

IMPLORATION

Oh! si tous les hommes pouvaient tendre vers le Divin, avec le grand et pur Amour, comme enfin! l'Humanité se reflèterait, belle, dans le Feu qui libère et unit en l'Eternel.

Etre UN! Etre UN!...Oh! que le grand cri d'âme désespéré jaillisse et rejaillisse! que mille voix le clament à la face du soleil!

Etre UN, tous! et tous, AMOUR!...

...Frères! mes Frères inconnus de par la terre, qui comme moi, hurlez comme des maudits, dans le désespoir de sentir *son* corps, morcelé, déchiqueté dans le grand Corps cosmique!—Frères en l'Amour! Frères insatisfaits! Frères insatiables! ô mes Frères de par le martyre de la création, tourment où crucifier son âme pour l'éparpiller aux vents sarcastiques, indifférents! Frères de par le Monde! pourquoi n'êtes-vous pas avec moi, en moi? pourquoi n'êtes-vous pas NOUS?...

Ne suis-je point digne? ou suis-je donc si seul vraiment, implacablement seul, que jamais, jamais je ne pourrai m'oublier en vous, m'oublier en Dieu?

Oh! quand viendra le troisième ciel, empli des battements du grand Cœur du monde! Quand serai-je Musique, rien que musique; plus encore, silence...Dieu...UN...?...

Oh! Etre UN! Etre UN!...

Frères! mes Frères!—N'êtes-vous donc que l'illusion de mon désespoir?...

EPITHALAME

Joie de chanter!

Joie de donner!

Joie d'être beau—et de sourire à toutes les choses—de sourire avec l'Ame se balançant, câline, au hamac des cils noirs...

Joie des silences, où se disent les mots indicibles, qu'on n'entend point,—les mots qui, lentement, résonnent au rythme des caresses des âmes,—les mots où se reconnaissent les choses qui vont vivre, et, solennelles, se saluent, dans l'ineffable beauté des lumières naissantes...

Joie des soleils, bercés par les heures enivrées...

Joie des regards,...joie des murmures, aubes d'hésitantes caresses...

Joie des rythmes unis, par delà les corps, des rythmes bondissants hors des chairs restreintes, et venant s'adorer aux confins de l'Eternel...

Joie de vivre!

Joie d'Amour!

Joie d'Amour...

Joie de chanter!...Joie de donner!...Joie d'être beau et de sourire à toutes les choses!...

Joie, oh! surtout, joie d'oublier... d'oublier longtemps, longtemps; bercés, enfiévrés, enivrés, ivres... ivres!...

Joie! oh! joie!...

AILES MYSTIQUES

O mes ailes, mes belles ailes d'amour, soulevez-moi vers la Lumière!

J'ai tant chéri les choses divines, que toute ma joie, qui s'ensoleille, vous appelle, pour que vous veniez la prendre, la tendre au ciel comme une grande coupe pleine du Sang sacré, qui, goutte à goutte est tombé de ma vie, en expiation.

Car chacun de nous sur la Terre, qui est Elu, doit expier le bonheur de ceux qui ne savent pas—le bonheur qui est la chose vile, la torpeur où l'Ame s'oublie, s'ex...nue; puis, meurt.

Mais Ceux qui sont souffrance, ceux qui chaque jour crucifient leur corps terrestre, pour s'exalter jusqu'aux cimes de neige, où rayonne la Conscience; ceux-là, leur Ame libérée, après s'être tant perdus dans les amours lentement purificateurs, se retrouvent dans la lumière, emplie du bruissement des Ailes...

O mes ailes, mes belles ailes d'amour, soulevez-moi vers la Lumière!...

Ne suis-je point soleil aussi, et voûte d'azur, et ciel sans nuages? N'ai-je point conquis, après tant mourir, la joie d'être au delà de la Joie, d'être sérénité, cycle parfait, anneau divin, lumière, qui perpétuellement s'absorbe et se libère? N'ai-je point assez donné pour être l'Inépuisable, la Flamme, à laquelle s'allument toutes les petites flammes, sans que rien ne se perde de sa lumière, Flamme mystique,

éternellement vierge, éternellement féconde? N'est-ce point l'heure où je dois me bénir moi-même, me sourire moi-même, et me chanter mon âme?...
puis, descendre vers Elle—qui attend;
et la baiser...?...

...O mes ailes! mes belles ailes d'amour! soulevez-moi vers la Lumière!...

INCANTATION D'AMOUR

Par la Flamme multiple! Par les sept brasiers où chantent les Voix créatrices! Par le feu triple et un! Par l'amour!—ETERNEL, révèle-toi!...

Révèle-toi au monde, Christ! verbe mystique de la force éternelle.

Christ! les temps sont venus où la Haine s'effrène; où, sur la Terre stérile, siffle le Feu destructeur.

Christ! N'est-ce point l'heure? l'Heure de l'Offrande sublime du sublime Amour...

Les hommes ont tant crié, ont tant maudit! Il est assez coulé de sang sur la terre. Il est assez souffert de sacrifices vains.

La Croix est prête: dressée, toute grande. L'Etoile nordique va frémir. Le Feu gronde, où s'abîmeront les pieds, las d'avoir tant marché. Les bras sont vides encore; mais, ne vont-ils pas venir les bras de chair? venir s'immoler pour étreindre le monde, pour l'aimer, pour l'aimer encore, plus encore, pour l'aimer de l'amour infini, de l'Amour rédempteur, qui pardonne, qui lave, qui éclaire, qui transfigure, qui rend dieu... dieu!...

Tout donner! Toute sa vie, l'offrir comme la grande coupe trop pleine, trop sage! l'offrir, toute lumineuse; d'un grand geste, la verser sur les hommes!...Soif d'Amour, dédiée à l'éternel AMOUR!...

O Fatalité! Fatalité bénie!...

Sang pur, qui jamais ne coulera assez fort pour emplir la misère du Graâl humain!

Sang mystique, élu pour le Grand Oeuvre!

Répands-toi Répands-toi à longs flots hors de l'Ame consacrée! Coule! Coule!...

Sois Lumière! pour tout ceux qui ne savent pas voir...

Sois Musique pour ceux qui n'ont pas entendu...

Sois Amour! pour tout ceux qui souffrent...

Oh! donne-toi! donne-toi, jusqu'à la Mort! Car la Mort, car *ta* Mort—Oh! Flamme éternelle! Feu dévorant Feu créateur! Shiva-Christ!—, car Ta Mort, c'est encore plus AMOUR!...

EXULTATION

Oh! ma Joie! chante! chante! il y a trop de soleil pour que tu puisses te taire. Il y a trop de lumière dans toutes les choses, trop de sourires qui te cherchent, pour que tu ne sois pas lumière aussi, toute-lumière, toute-clarté, toute-splendeur, Soleil! Soleil!...

Chante!...Ce ne sont plus des mots qui peuvent clamer tout ce qui en toi déborde, se rue dans la frénésie de la Joie!

O ma lumière! Lumière de tout en tout! ma Joie! plus belle que toutes les joies, car elle est *toutes* les Joies!

—J'avais tant été seul. J'avais tant offert à la lumière toute ma souffrance, qui, des ans et des ans, m'avait brisé, déchiré, pour me faire crier: grâce!"—mais, je n'ai pas crié; j'ai résisté, résisté. J'ai serré mes nerfs contre mes os, pour être debout, debout!—

...Et tu es venue! oh! tu es venue, Lumière!

Chante! chante! ô ma Joie!...

Sois musique!—plus que musique

Sois lumière!—plus que lumière

Sois Dieu!—plus que Dieu—plus! plus!... plus encore!

Exulte!...

Tout est Amour!...Amour!
AMOUR...

A Djane Lavoie-Herz

L'ÉLÉVATION DE L'AMOUR

*

(...Le Poème du Vent)

AMOUR CHARNEL

Le Vent est triste ce soir.

Le Vent crie, le Vent hurle.

Le Vent est sombre et rauque—comme l'Immensité.

Le Vent gémit. Le Vent est comme un fauve blessé qui souffre et qui râle.

Le Vent est une Ame, qui pleure dans la démence, l'Enfant éternel d'Amour qu'elle n'a jamais connu.

Le Vent est triste, ce soir.—Le Vent a des plaintes de damnés hurlant dans la torture. Le Vent sifle. Le Vent est comme un fouet cinglant la Chair heureuse.

...N'entends-tu pas sonner le glas de tous les rêves? N'entends-tu pas vibrer jusqu'à la Mort, le spasme de la Terre?

O Femme! n'entends-tu pas les cris de toutes les âmes maudites, qui râlent sous la fatalité atroce de ta chair; qui, folles, s'en vont errer par les nuits sans étoiles, jusques à la Chimère, qui étreint et qui tue?

N'entends-tu pas mourir toutes les morts, qui ont voulu vivre encore, vivre, vivre! pour t'adorer, encore t'adorer, souffrir de ton corps, et s'y plonger—s'y plonger!...

...Le Vent est triste ce soir. Le Vent est sombre et rauque.

Le Vent est large, large—comme la Mer.

...Oh! viens! l'Ombre s'éploie comme un dôme immense; l'Ombre est comme un suaire, où s'apaiseront toutes les

frénésies. L'Ombre est rouge, et chaude. L'Ombre chante; chante le divin cantique des oublis infinis.

Viens! j'ai tant besoin de Toi!

Le Vent est dans mon corps, comme une foule démente, qui veut du sang, encore du sang! Le Vent crie. Il veut vaincre, dompter, faire souffrir; oh! surtout, faire souffrir...

Viens! j'ai tant besoin de Toi! de me plonger en ta chair, de m'y plonger éperdûment, comme dans la Mer éternelle du Mal...

Le Vent est triste, ce soir.

Le Vent est sombre et rauque.
Le Vent a des plaintes de damnés, râlant sous le fouet.
Le Vent souffre!

Le Vent est large
Large... comme la MER.

Midi!—la Terre est lourde de soleil.

Midi!—les champs ont tellement bu la lumière, que toute ombre s'est dissoute, embrasée.

Midi!—la Terre halète, moite, gonflée...saoûle d'Amour.

C'est l'heure où l'être déborde, ne peut plus boire, boire encore le Soleil.

C'est l'heure des paroxysmes, qu'écrase la Satiété.

C'est, sous la Chaleur impitoyable, le râle des choses violées, heureuses... et si lasses!

Des exhalaisons moites de parfums trop lourds, suffocants, s'élèvent du sol repu, comme d'un corps qui a trop vibré.

Les Fièvres écarlates, sauvages et nues, se tordent au long des arbres, dévorées par la Soif.

Et leurs plaintes haletantes, se mêlent à la suffocation des choses, que vrillent les cris étincelant des cigales.

...O mon Ame!

Il fut jadis, le Midi tropical, où déchaînée en ton corps trop jeune, tu vibrais aux pâmoisons de la Terre.

Tu rêvais des étreintes forcenées, où tout l'Etre, tendu vers la demense, clame le triomphe de la Chair.

—Et toute la Terre était éclatante des proies possédées, rouge du sanp fiévreux, éclaboussant la danse de la Vie orgiaque.

Jadis!...Jadis...ô mon Ame!...

...Les violences se sont évanouies dans le sourire de la Tendresse, ô Toi qui es venue!...

Dans le sourire de l'infinie tendresse, je m'enivre de ton âme, lentement, divinement, pieusement...

Bientôt, ce sera l'Extase...le Silence des Vies qui s'adorent, les yeux plongés dans le vertige des yeux...

Caresses, toute-caresse, infiniment caresse...

Et tout au long des nerfs, comme des chevelures blondes qui effleurent, et font divinement mourir...

Caresses!...

O Toi! sois toute caresse...toute extase!

Les grands gestes se sont évanouis...

Ils sont comme un souvenir d'avant "nous-mêmes"; un souvenir de luttes tragiques, où les yeux disaient "oui"... et se refusaient.

Et maintenant tout est silence...

Silence! l'Ame infinie de toute musique perdue dans les vertiges où l'âme se dévoile...

Silence! l'Ame infinie des tendresses, si câlines, que la lumière s'en vient mourir sur nous, palpitante comme des cils d'or...

Souris, ô Toi qui est venue!

Car, c'est l'Extase...

AMOUR MYSTIQUE

L'Amour des hommes, qui ne sont que des hommes, est une farce sans joie, où s'accomplit le néant de la Vie.

L'Amour des hommes, qui ne sont que des hommes, est une réalité morne, où se dilue toute ivresse de vivre, où se clouent les cercueils de tous les Rêves d'adolescents.

Et ces rêves pourtant, sont la soif immense d'où jaillit l'ardeur des actes surhumains—et, plus tard, l'apaisement divin, où s'accomplit la Conscience.

L'Amour des hommes, qui ne sont que des hommes, est une lente tragédie où s'écroulent toutes les grandeurs; car, le poison qui ronge toutes les existences: l'Ennui, ne s'en sépare jamais.

.....Oh! que chante l'Amour des yeux...

L'Amour mystique, qui est Joie, Lumière; l'Amour des yeux tendues vers l'Impossible Caresse, divine, parce qu'inaccomplie—tendue jusqu'à la Mort, qui n'est qu'une extase, que ne suit nul dégoût.

L'Amour des yeux!...

Oh! la splendeur des nerfs, vibrant par delà les nerfs, la splendeur des Ames, tordues en un cri unanime, d'où, goutte à goutte, coule la Vie; la vie des nerfs exaspérés, par delà les choses matérielles!

J'aime les amours mystiques; les étreintes d'Ames cruelles, des âmes vampiriques qui se cherchent pour s'exalter, se cherchent pour se vaincre, pour se fondre en des spasmes désincarnés, où monte, monte, éclate, l'angoisse des choses occultes, où l'Ame se sublime, dans le frissonnement de la Mort inconnue, guetteuse, immobile.

Oh! que la chair est commune! Communes, ses plaintes enfantines; communs, ses sursauts lamentables, où l'animal se gorge!

Que le mépris soit, sur les couples banals, affaissés dans les nuits sans grandeur! Les clameurs des chairs sont bonnes pour les enfants, ou les femmes.

Mais, Ceux dont la Pensée a jailli hors de la Matière. Ceux, qui par le lent vouloir des nerfs hypertrophiés, ont conquis la beauté des ciels occultes, où l'Ame se révèle, où toute passion se sublime dans le râle nerveux qui brise la poitrine, dans le dédain magnifique de la Chair,—Ceux qui, plus que des hommes, savent le grand secret des vies enlacées, des vies qui s'épuisent en les longs baisers des fluides magnétiques—Ceux, qui savent se donner, tout entiers, dans une Pensée, dans un regard, dans un sursaut du Vouloir éperdu;—Ceux-là, qu'importent pour eux, les étreintes banales, les plaintes pathétiques, les plaintes monotones? Qu'importe que le geste s'effrène en un sursaut plus fort, où trainent les dégoûts des atavismes lassés?

Qu'importe!

Ils ont, au delà des ivresses coutumières, conquis le Ciel immense, où rode la Folie—conquis la Joie suprême, plus douce, plus caressante, plus enivrante, plus divine, de la présence auguste de la possible Mort.

Leurs baisers sont silence. C'est leur vie, qu'ils jouent, toute entière, chaque seconde; c'est l'esclavage, la hantise des spectres—la folie.

Car l'Amour—l'amour qui jamais ne se satisfait, qui jamais ne s'assouvit, qui jamais ne se lasse, qui jamais, jamais ne s'arrêtera—si ce n'est dans la Mort, où toute chose s'apaise—; car, l'Amour magnétique des Fluides humains: cet Amour là, ne pardonne pas.

Ah! qui?... qui veut tenter l'Aventure surhumaine?...

("La hora de Alma")

Voici qu'est venue l'Heure des Ames...

Depuis des siècles et des siècles, l'Humanité s'acharne vers l'impossible union des chairs inharmonieuses, tendues désespérément vers le geste banal, qu'en vain la frénésie d'amours exaspérées, s'efforce de grandir jusqu'à l'Oubli immense, où l'être se sublimerait, prosterné aux portes de la Mort.

Mais le geste obstinément se répète, dans l'écœurante monotonie des choses habituelles, des choses qui, chaque jour, offrent le même visage, le même sourire, le même dégoût.

Le rêve des humains, a eu beau la parer de décors somptueux, la Chair est toujours la chose matérielle, qui ne se sublime jamais. Tous les grands mots dont le délire humain a couvert sa lourdeur inconsciente, toutes les folies, les sadismes que la pensée enfante dans les nuits hagardes où le désespoir hurle au long des nerfs, malades de ne jamais, ne jamais connaitre la Lumière,—toutes les ivresses que la luxure appelle pour se surpasser; tout, tout ne fait que rendre plus amer, plus poignant, l'inéluctable Néant des étreintes charnelles.

Oh! que vienne l'Heure des Ames, qui doit venir!

Rejetons la lourdeur de nos chairs! oublions tous les rites banals de la Messe d'amour que l'Humanité aveuglément répète, aux autels délabrés où tant de siècles se sont vautrés! Oublions nos joies animales, que ne dora nulle apo-

théose de lumière divine, et nos prostrations, d'où se levait la honte—la honte de n'être que des bêtes; alors qu'en nous chantait, cependant, l'éternelle Beauté des Visages humains! Oublions! Oublions tout, pour être forts pour la grande Extase!

Voici qu'est venue, l'Heure des Ames...

Oh! prendre dans une extase la main qui vibre; sentir la chaleur des vies hypnotiques, en des ondes sans fin caresser sa vie; prendre, comme une chose sainte, la tête qu'on aime entre ses mains, et lentement sentir, l'émanation subtile des pensées inconnues; des heures, rester, à ne pas savoir, dans l'angoisse du mystère de la vie si proche, et pourtant si lointaine, qui, peut-être, tout à l'heure se révèlera; sentir le cœur battre, et son rythme immense, bondir hors des artères et venir déferler, contre son propre cœur; sentir l'âme fluidique, sourdre, hors des nerfs crispés, et lentement baiser ses propre nerfs exténués; boire, boire goulûment, le frémissement occulte de la Vie, en une magnétique étreinte oublieuse des espaces; boire, boire peu à peu, jusqu'à la Mort lente, toute la Vie de l'être qu'on aime; s'en griser, s'exalter dans l'union mystique où tout abîme se comble, où toutes vies se pénètrent dans la lucidité éclatante de l'extase; s'exalter au delà des humanités réelles, pour s'absorber, divin, dans l'ivresse cosmique.....

...Oh! quelles âmes seraient assez grandes, assez violentes, assez folles, assez désespérées, pour risquer l'aventure éperdue, qui rend dieu—peut-être;—mais qui tuera—sans doute.

Et, qu'est-ce donc que faire souffrir un corps; qu'est-ce cela même: le tuer,—à côté de la lente agonie d'une âme, qu'on épuise, goutte à goutte, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus en elle, que le vide immense—où l'être s'effare...

AMOUR ANDROGYNIQUE

Ce soir, l'Impassible s'est fait Amour.
Ce soir, les yeux durs se sont échauffés.
Ce soir, la Vie est venue,—a souri...

Et je ne sais plus, pourquoi toutes les choses.
Et je ne sais plus, pourquoi mon âme.

Tout est Lumière!

...Et je m'adore!...

Narcisse est seul. Narcisse soupire. Narcisse est vierge; et n'a point aimé.

Des nymphes l'ont effleuré en passant par les prés.

Chairs et fleurs l'ont entouré, l'ont fait sourire, pâlir, frissonner,—pleurer peut-être.

Mais, cela qui n'a que caressé ses nerfs plus seuls, cela, l'Amour?... Des rêves plutôt, fuyant en longue théorie sur l'Azur, des nuages frangés d'or peut-être—mais pas le Soleil...

Narcisse est seul—bien seul; car c'est la nuit qui tombe près de la source.

Cette nuit, c'est comme un grand corps d'ombre qui s'est laissé glisser des Cieux et qui, lentement, baise toutes les choses.

Narcisse la sent venir jusqu'à lui, la sent qui passe, qui l'enveloppe, le caresse. Une angoisse exquise est en lui. Et l'ombre qui tombe, lui sourit avec des yeux immenses, des yeux grands, pleins de vertige, des yeux d'étoiles, où rode l'Infini. Quelque chose s'appesantit sur ses yeux. Une présence infinie plane. C'est comme un souffle immense qui le caresse, un souffle fièvreux qui gonfle. L'Ombre est femme. L'Ombre l'étreint. L'Ombre se glisse, s'insinue en lui, l'enivre, l'exalte, arrache à son corps tendu le cri fiévreux d'Amour.

La Maïa l'a pris et l'enchante. Sa voix, d'être passée sur toutes les choses, brassant les pollens d'or des mondes, est lourde, et pèse sur lui, possèdé jusqu'à la mort...

...Narcisse est las, d'avoir tant aimé.

Mais son âme, encore, a soif de connaître; son âme inquiète s'acharne sur le mystère qu'elle veut pénétrer. A

grands cris, il appelle la lumière; car ses yeux n'ont jamais aimé, eux que l'ombre à clos pour la grande ivresse Il veut voir. D'un effort violent il se dresse vers l'Amante—ouvre ses yeux, enfin...

C'est l'Aube soudain.

Aux pieds de Narcisse, la source murmure. Etait-ce là, la voix qui chantait les psaumes d'Amour? Et les lèvres qui ont saigné des morsures qu'il a faites? Et la chair qui vibra lorsqu'il l'étreignit? Et la chevelure qui fut toute vivante, toute caresse?

L'eau est claire, pure. Et l'adolescent s'effare de voir, dans la source, son image qui sourit...

"Noli me tangere..."

Narcisse se penche sur la fontaine où est apparue son image. Et l'Image est si belle, qu'il n'ose point bouger, de peur qu'elle ne s'enfuie.

Il ne peut détourner son regard. Il entend son cœur sonner à toute volée l'alléluia des naissances. Il sent que l'Image est le reflet de son corps, car il l'a vue frémir, alors que le vent éparpillait ses cheveux. Il sent que le sourire qui le trouble est son sourire: siennes, les lèvres lourdes et gonflées. Il sent qu'un miracle unique s'est accompli. Tout un voile immense d'inconscience, s'est affaissé; et *il sait*, il sait qu'il est beau, si beau—qu'il adore enfièvré, palpitant, ivre d'amour, l'être divin qui s'est révélé et a souri, comme jadis il avait entendu, son âme à lui, sourire, toute seule.

Et maintenant, il ne se sent plus seul; seul comme jadis, alors que, crispé, ployé sur le corps trop frêle des nymphes, il *voulait* voir dans leurs yeux, des âmes, qu'elles n'avaient pas.

Et voilà que son âme s'est réalisée: divine, parce que créatrice. Voilà qu'il sait, qu'il voit la beauté de son âme: et c'est trop beau, trop beau...

Oh! baiser de ses lèvres, baiser de tous ses doigts frôleurs, l'Image ineffable!

Elle aussi sourit. Elle aussi, veut que cette aube, soit l'aurore d'amour. Elle aussi attend, désire, espère, se tend toute, toute, avec son âme ivre, son âme palpitante, son âme saoûle d'amour.

Et Narcisse se trouble. Ses bras vont fléchir, qui uniront les lèvres... Mais il a peur, l'émotion est si forte qu'il ne peut pas, que le mystère grave, l'oppresse, l'étouffe. Et l'Image l'hypnotise; et parfois, sentant son âme qui bouge, il voit la face tressaillir, qui le fixe.

Des nymphes sont passées, enfuies; qui étaient belles; qui souriaient aussi.

Mais Narcisse n'a pas levé sa tête extasiée...

L'Heure s'alanguit. Les choses s'attendrissent. La lumière glisse sur la source... Oh! l'Image a bougé. Une lueur de désir a rôdé dans les yeux, une lueur que Narcisse n'a pas senti dans son âme. L'Image veut. L'Image s'est faite provocante.

Eperdu, Narcisse presse de ses lèvres, les lèvres incomparables. Et son visage plonge dans l'Eau qui bouge.

...Les lèvres se sont évanouies; et les yeux aussi. L'eau est froide, âcre. Il n'y a plus que de la vase qui tournoie.

—Narcisse désespéré, s'affaisse. Il sanglote. Il tend vers les dieux son angoisse suppliante.

...Les Dieux l'ont exaucé.

Narcisse sent peu à peu ses membres s'engourdir. Sa tête soulevée, s'amincit. Ses cheveux s'unissent, s'incurvent comme des pétales; et toute sa tristesse s'exhale en parfum.

Et Narcisse, fleur que le vent ploie, comme une soif inextinguible d'amour, entrevoit son image qui rêve dans la source.

...Et depuis lors, chaque heure de lumière, l'Image apparait à la surface de l'eau, sourit à la fleur, qui pieusement, l'adore; puis, au soir, s'efface.

Et Narcisse, immobile, que jamais plus n'agite le vertige impie du baiser, inlassablement contemple l'Image où s'exalte sa vie multipliée, l'Image, plus belle encore, de ce qu'il ne la possèdera jamais.

L'AMOUR DIVIN

(...Incarnation)

Ulullaha! ce sont les chants d'Amour!...

Ulullaha! la Terre m'appelle de tout son printemps...

J'ai trop été Lumière! trop longtemps j'ai souri des sourires du Ciel, où tu te mirais; trop longtemps j'ai rêvé de ta caresse mystique... Ulullaha! la Terre m'appelle! Il faut que j'expie—de t'avoir tant aimée.

Lentement, étend sur mon âme les sept voiles consacrés de la pesanteur. La Lumière deviendra pâle, si pâle que je ne ferai que la *voir*—sans m'y *plonger* comme Toi,—comme nous... hier!...

Et peu à peu je ne saurai plus rien.

Ulullaha! je t'oublierai...

La Terre m'appelle. L'Enfant va naître, que je dois baiser, enivrer, brûler!...

C'est l'Heure. Donne-moi les grands voiles, que je sois matière, que je sois une chose de la Terre, souffrante et tragique, tendue frénétiquement, vers l'impossible ciel, où, je ne saurai même plus que nous nous sommes aimés...

Ulullaha! ce sont les chants d'Amour!...C'est la Terre, la Vie—qui m'appellent!

Il faut que je disparaisse, afin que ceux qui n'ont que des yeux, me voient; afin que la petite chose humaine qui va naître, ne soit pas si seule, pour souffrir; pour

qu'un peu de ce qui fut le Ciel, baise sa lente agonie—jusqu à la Mort.

...Ulullaha! ce sont les Chants d'Amour! C'est la Pitié qui m'appelle! C'est la lumière qui se veut Ténèbre en moi, pour illuminer ceux qui se sont même pas: la Nuit.

Oh! ma Pureté! Pardonne-moi...car je vais aimer, comme aiment les hommes—sans savoir.

Je vais aimer, parce que je suis Lumière; et, qu'il faut que je donne, que je donne toujours, toute ma vie, toute ma mort, toute mon Eternité,—pour que, peut-être, un soir, une chose pensante, s'effare; dans l'ombre tragique, pousse au ciel le grand cri d'Amour, et brûle, brûle dans l'élan fou de son désespoir, toute la pesanteur de sa vie,—libérée alors... LIBEREE!...

Ulullaha! ce sont les chants d'Amour!...

Je les sens; je les sens qui m'appellent. Ils jaillissent des voiles qui tombent sur moi.

C'est la Terre; c'est la Vie; c'est toute l'Humanité qui clame, qui clame après la Lumière, la Lumière qu'ils ne savent pas...

Ulullaha! il faut que je m'affaisse. La nuit me prend; la nuit me glace. Toutes les choses tournent, tournent, comme des atômes ivres. Je ne te vois plus.—Dis moi, dis moi que je reviendrai, ô ma Fatalité!...

Ulullaha!... ce sont les chants d'Amour!...

A Corinne Dupuis

APOLOQUES

L'INITIATION

Quand Isaïl, prince de Samarcande, eut atteint sa quinzième année, le Roi, son père, fit venir à sa cour, un mage, vénéré par tous les peuples et lui demanda d'écrire pour son fils, le Livre de la Sagesse et de la Vie.

Le Mage se rendit à son désir, et bientôt Isaïl reçut de ses mains, le Livre sacré.

Longtemps le Maître auguste lui en expliqua le sens grave et multiple. Mais Isaïl n'aimait pas lire. Il préférait danser et courir par les grèves. Et dans un moment d'ennui et de colère, il jeta le Livre à la mer.

—Or, un jour, que, las d'une chevauchée haletante il était entré dans une pauvre cabane pour chercher le repos, il aperçut près de lui, un livre rustique, plein d'images éclatantes. Et, comme il ne savait que faire, il l'ouvrit.

Dès la première page il se sentit pris d'une fièvre étrange. Il lisait, lisait. Il lui semblait qu'une vie nouvelle se révélait à lui.

Le Livre terminé, il se souvint de Celui que jadis le Mage lui avait donné. Il se souvint des choses mystérieuses, qu'il avait feuilletées sans plaisir, alors. Et la tristesse s'empara de Lui, car le Livre n'était plus.

Alors, il pensa qu'il était bien d'autres livres, qui lui diraient les mêmes choses. Et il se mit à lire, lire. Mais tous étaient vides et monotones; et chacun répétait les récits ordinaires, sans gravité, sans violence, sans abîme. A peine, quelques mots, en eux, lui rappelaient le Livre Sacré.—Et plus profonde en devenait sa douleur.

—Or, un soir, que, sombre et épuisé par la recherche vaine, il s'efforcait encore de retrouver dans ses souvenirs quelques phrases du Livre de jadis, il s'endormit. Et il vit dans un rêve le Mage, qui souriait, et, du doigt, le poussait vers la Mer.

Isaïl s'éveilla: et l'image avait été si forte, qu'à l'aube il se dirigea, à l'endroit, où jadis, il avait jeté le Livre dans les Flots.

Et comme il s'avancait, la Mer se recula devant lui. Longtemps il alla...jusqu'au soir.

Alors il vit une grotte immense, où brillait une lueur étrange. Il entra.—Et parmi les floraisons radieuses de la Mer, le Livre resplendissait.

Isaïl, pieusement, baisa les pages magiques, et lut, lut éperdument. Et peu à peu, son âme s'ouvrait à la Vie: et la joie ruisselait en lui, frénétique.

Mais, tandis qu'il lisait, lentement les flots s'élevaient dans la grotte...

Isaïl lisait, passionnément.

...Jusqu'à l'heure où l'Eau eût baisé ses lèvres.

Alors il ferma les yeux—et, mourut.

...Et dans la Mer, où rayonnaient les phosphorescences des Vies élémentaires, le Livre, grand ouvert, était comme une Lumière ardente...

SONGE D'UN SOIR OCEANESQUE

C'est une nuit bleue, illuminée de lune. Colomb rêve, accoudé à la proue de la caravelle. La mer fuit sous son regard vague, la mer, qui, hier, l'emporta pour la première fois.

Il écoute la mélopée longue et lente, que la brise psalmodie au long des cordages tendus. Et le chant pénètre son âme ardente, le bouleverse, l'enivre. La brise l'appelle, murmure le chant des Mystères et des Infinis. Sa voix est douce; c'est pour lui, qu'elle chante. Il le sent. Et son âme cède au vertige.

Oh! partir, avec comme seul guide la voix magique, qui, nuit et jour, chanterait; guidé vers quelque rêve fou, entrevu parmi la danse enluminée des vagues!

Colomb revient à terre.—Mais la brise le hante, l'attire; sans cesse, il entend la voix qui l'appelle.

...La mer l'a repris.

"Plus loin! plus loin!" chante la voix qui passe dans les airs. La brise attend... la-bas... la-bas!...

Colomb imagine l'Aventure vers les Indes, la conquête de l'or pour séduire les hommes.

Il part, ivre d'Espace.

Des jours, la brise lui murmure sa plainte. Des jours, il reste extasié, aspire l'air fort où son être se sublime et s'annihile.—La brise se fait tempête. La voix hurle parmi le claquement des voiles. Les matelots apeurés, prient, maudissent leur chef.

Colomb écoute la voix qui l'appelle: "Plus loin! plus loin!"

Il va ainsi, des jours, des jours...

Les hommes se révoltent, conspirent pour le tuer.

Colomb, seul, la nuit, fixe de tout son être crispé, l'Inconnu. La brise est plus douce, plus calme, que nul autre soir. Quelque chose d'ineffable soupire dans sa voix quelque chose qu'il n'entendit jamais. La brise est douce ...douce.

Une certitude folle envahie l'âme du conquistador. Des parfums étranges rôdent. C'est l'Aube. La brise murmure à peine, se fait toute petite... meurt.

Colomb, extasié, sent son âme le frôler, papillon aux ailes diaprées.

" TERRE! " crie la Vigie.

POEME TRAGIQUE.

Depuis toute l'Eternité lourde et silencieuse, jamais ses yeux n'avaient vu la lumière. Parfois en des songes d'or, il avait pu rêver ce qu'était le Jour. Alors, au réveil il souffrait, car l'Illusion de la joie l'avait visité, et plus profonde était la nuit.

Une aube d'Eté, il ouvrit ses yeux glacés.

Et le miracle fut.

Tout était Soleil, Beauté.—Il vit...

Alors ce fut la joie frénétique.

Or vint le crépuscule: et la lumière devînt si pâle, que les yeux s'assombrirent, comme jadis.

Alors, lui qui ne savait pas qu'il est nécessaire qu'à chaque jour succède une nuit, crut que tout était fini à nouveau.

Et il souffrit tant, qu'il mourut.

Et l'Aube revint, étincelante.

Mais les yeux s'étaient clos dans l'Indifférence de la Mort.

L'ESCLAVE ETERNEL.

Le jour que l'Enfant s'en fut hors de la Maison, tout était soleil sur la Route.

Et, lorsque fut passée, l'angoisse du grand geste, il se mit à chanter.

Il était libre, libre. Et tout était Lumière; Lumière sur toutes les choses, Lumière dans les yeux, Lumière dans l'Ame, Lumière!

Et toutes les fleurs étaient belles. Et tous les Fruits s'offraient, pour être baisés, jusqu'à la Mort.

Le jour que l'Enfant s'en fut hors de la Maison, tout était soleil sur la Route.

Et il marchait, avec la Joie intense, qui gonflait son corps, jusqu'à l'oppresser,—son corps qui se connaissait pour la première fois.

Il marchait. Et tout se donnait à lui; et tant de couleurs, tant de parfums, tant de musique venaient caresser ses nerfs émerveillés, que c'était trop beau, trop fort, qu'il ne pouvait plus marcher, marcher parmi les fleurs, qui, liantes, l'enlaçaient dans des baisers qui n'avaient point de fin.

Le jour que l'Enfant s'en fut hors de la Maison, tout était soleil sur la Route.

Et il allait, il allait éperdu, sans savoir, sans penser, vibrant, fou, dans le ruissellement des choses d'or.

Jusqu'à l'Heure, où la Fleur se dressa, qu'il prit dans ses mains. Le Parfum était fort. Et il le respira.

Et, tout autour, commença la Ronde hallucinée.

Et tout autour, les fantômes dansèrent, et lui prirent les mains; et l'entrainèrent dans la Lande.

La nuit qui tombait, peu à peu fut en lui.

...Et plus jamais les fleurs ne caressèrent ses grands yeux, qui souriaient—le jour où Il s'en fut hors de la Maison—et que tout était Soleil...

LE FLUX ETERNEL

Nos vies sont des barques frêles, aux proues symboliques, qui toutes descendent le Fleuve éternel.

L'Homme tient les rames. La Femme chante. Le Vieillard, extatique, pense.

Et toutes les barques ont pour passager: la Mort. Pour les unes, elle gît dans la cale; d'autres l'ont à la poupe; d'autres la trainent en leur sillage, qu'elle bleuit.

Dans l'une, les Hommes, après avoir baisé la Mort sur la bouche, l'ont jeté au fleuve.

Et c'est la Barque divine.

L'OUBLI

Jésus, lentement, s'avance vers le jardin des Oliviers... Des ans, il a erré à travers le monde; il a promené son âme lourde, trop lourde, parmi toutes les choses humaines.

Il a tout épuisé...

Et sans cesse son angoisse n'a pu que se reconnaître dans l'angoisse multiple des hommes. Et jamais, jamais n'est venu l'Oubli; l'Oubli qu'il a cherché dans toutes les amours—humaines, mystiques, divines—; l'Oubli qu'il a demandé en vain aux sagesses antiques; l'Oubli que le Sphynx même lui a refusé, dans l'ironique sourire de sa quadruple et parfaite humanité.

Et son âme est plus lourde, aujourd'hui que jamais; et plus pesante, la Destinée.

Il a tout donné aux hommes. Il a dit les paroles saintes qui apportent la paix. Il a ressuscité les Morts.

Et plus il se donnait, plus il répandait sa force rédemptrice, dans l'espoir tragique de se délivrer de son âme, plus il s'effarait de sentir que, loin d'alléger son angoisse, ceux qui le suivaient, devenus miroir de lui-même, ne faisaient que sans cesse lui réfléchir *son* âme encore—toujours la sienne.

...Et Jésus s'avançait parmi les oliviers. Les apôtres s'étaient endormis. Et, seul, désespéré, il cria vers Dieu,—pour que Dieu le prenne, pour que Dieu le berce, l'endorme au grand rythme infini de la Vie éternelle.

Et il priait; il implorait.

Lui qui avait tant donné de son âme, il l'ouvrait aujourd'hui, toute grande, comme des lèvres, pour que Dieu

la baise, pour que Dieu, tellement la transfigure de son infini, qu'enfin *il oublie*.

Et lorsqu'après des heures d'angoisse, d'avoir tant crié, il sentit tout à coup Dieu se révéler,—dans l'éblouissante lumière de la divinité, il ne vit que *son* âme.

Alors Jésus baissa la tête—et pleura...

Et il s'en vint tendre ses joues au baiser de Judas—vers la Mort.

LA FONTE DES NEIGES

L'Ermite a frissonné...

Dans la grotte des Neiges, où il sculpta Dieu à son image, quelque chose a bougé, quelque chose est venu, a vibré, quelque chose de chaud, d'humide, un souffle tiède, empoisonné, fiévreux...

C'est la Vie, peut-être...

Oh! la Vie! que vient-elle dire, ici, où tout s'est sanctifié dans l'Immuable certitude?... La Vie!..

...La Chose qui est venue, souffle... souffle...

L'Air est tiède, malade; des senteurs vagues, passent. Les Murs gémissent, sanglotent. La grotte des Neiges n'est qu'une grande navrance, où toutes les choses pleurent.

L'Ermite a frissonné... il étouffe.

Il lui semble que sa gorge ne peut pas s'ouvrir pour aspirer la Chose suffocante, qui est des milliers de chevelures trop douces, qui caressent, l'une après l'autre; malades, malades...

L'eau suinte de partout, ruisselle. Il n'est plus, l'air clair des grandes glaces de l'hiver; plus, la limpidité des extases impassibles; plus, le rythme large et lent de l'Etre tendu vers l'Immuable, l'Immuable qui s'est fait Dieu—dans l'Oeuvre...

Et l'Homme halète, frisonne des Fièvres qui sont venues. Les Chevelures câlines le caressent et l'entourent... Il veut les rompre. Ses bras se débattent, dans le vide; et, les chevelures souples, se lient, se ploient, l'enveloppent, l'étouffent...

D'un geste fou, il s'arrache à l'étreinte invisible. Il bondit vers la statue divine, qu'il tailla dans le bloc

des glaces; car, elle aussi tressaille, se gonfle, pleure... pleure la Beauté perdue.

...Le Solitaire l'a prise; l'a serrée dans ses bras. Il court hors de la grotte empoisonnée.

Dehors—il fait soleil; le soleil éclatant—et les neiges, qui fondent, qui, folles, tourmentées de la fièvre fatale, se ruent vers le précipice, vers la déchéance des plaines humaines,—vers la Vie.

L'Ermite s'écroule sur la Terre humide. L'Oeuvre se dissout, glisse entre ses bras qui, convulsivement, la pressent, se fond dans la fuite éperdue des choses liquides.

Dieu est mort!... Dieu est mort!...

Et celui-là qui l'a créé n'est plus bientôt qu'une masse de chair gonflée, imbibée de l'Eau ruisselante; chair molle qui s'éparpille, se mêle à la terre qui fermente.

...Il y aura des fleurs par milliers, là-bas, où jadis, fut la Grotte des Neiges.....

A Fernand Rinfret

VISIONS OCCULTES

HASHISH

...Alors les Ombres se ruèrent sur le soleil rouge rebondi sur la lande, et lui arrachèrent son cœur mort, son cœur qui avait trop aimé la Terre.

Et les Ombres dansèrent tout au long de la lande, leurs longs voiles noirs clos, serrés sur le cœur du soleil.

...Les Ombres dansent, dansent la Ronde des Luxures rouges; tant, que le cœur divin se brise sous leurs voiles.

Alors toutes s'arrachent par lambeaux le Cœur du soleil et fuient, éperdues, par la lande...

—L'une resta, meurtrie, trop faible pour avoir eu sa part du Festin de Lumière.

Alors elle hurla de détresse dans la nuit.

Les Brigands aux âmes noires, qui rôdent dans la lande, l'entendirent et poursuivirent les Ombres assassines.

Et quand elles furent devant la Mer, comme elles ne pouvaient passer outre, les Ombres furent violées par les Mains luxurieuses, et roulées sur la Terre.

Mais, des voiles arrachés, jaillit le cœur morcelé du Soleil. Et la Lumière fût si ardente, que les Brigands tombèrent, morts, sur les Ombres chevauchées.

...Tandis que, lente, s'élevait hors de la Mer, l'Ame blafarde du soleil mort, l'Ame triste et ronde, ronde comme la lune...

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

LA MORT D'APHRODITE

Quand l'Aphrodite fut lasse de l'Amour des dieux et des hommes, lasse de leur trop simple et monotone amour, un grand désir jaillit en son âme splendide, et elle alla, par les grèves d'or, jusqu'aux bords de la Mer, offrir aux flots inlassables, son corps nu, tendu vers l'insatiable amour.

...Et peu à peu, les vagues léchèrent ses pieds et ses jambes arquées, caressèrent ses cuisses tremblantes, et douces et insinuantes, baisèrent les lèvres mystiques, qui s'entrouvaient pour la messe d'Amour.

Toutes les vagues vinrent du plus loin de la Mer, et glissèrent, rutilantes, le long des cuisses offertes, baisant l'anémone rouge, la fleur de l'Urne divine, qui vibrait éperdue, gonflée par les larmes innombrables... tant, et tant, que l'Aphrodite défaillit, glissa parmi les longues chevelures blanches des vagues.

Toute la lumière ruisselait—La Mer gonflait, par les mille sexes de ses vagues. Bientôt, elle absorberait le ciel et toute la lumière.

L'Aphrodite, éblouie, ferma ses paupières brûlantes.

Là-bas, la Mer se haussait, toute proche du soleil...

Le soleil tressaillit; et, violant les paupières closes, il ravit l'âme de l'Aphrodite.

—Alors les vagues étendirent sur le sable des abîmes, le corps divin. Et, des jours et des jours, caressèrent la Chair inassouvie.

...Par delà les Mers, le soleil en extase, adorait l'Ame ineffable.—Jusqu'au jour où l'astre pâle vint clore, dans un long baiser, la face éclatante du soleil.

Alors l'âme de l'Aphrodite, s'échappa du soleil, et erra par les mers, cherchant son corps de jadis.

Mais la Mer avait tant aimé le corps, et toutes les algues, et toutes les pierres et toutes les bêtes errantes avaient tant adoré la Splendeur inconnue, qu'il était devenu une chose comme elles.

—L'Ame se fit tempête. Elle secoua les flots avares jaloux de leur trésor. Elle se rua sur les navires, arracha les corps des vierges, et les jeta, nus et pantelants, en holocauste à la mer.

—Mais le Corps tant aimé, souriait de toute sa chair heureuse; et, jusque des pôles lointains, les Flots, ivres de désir, s'en venaient baiser la Fleur divine.

—L'Ame se fit cyclone. Dans sa rage éperdue, elle brisa toutes les villes humaines; d'un coup elle arracha l'Olympe railleur. Et des gouffres se creusaient dans la Mer, quand passait sa fureur insensée.

En vain...

Alors, quand la Terre fut nue et vide, et déserts les cieux mornes, l'âme de l'Aphrodite fut lasse des inutiles ravages, et, désespérée,...pleura.

Une larme tomba sur la Mer.

Et il y eût tant de pitié pour la souffrance de Celle qui pleurait, que la Mer, pieusement, s'ouvrit pour rendre son joyau sacré.

Quand l'Ame le vit, elle l'avait tant attendu, qu'elle sentit qu'elle ne le désirait plus.

Et folle, elle alla rouler dans le soleil.

LE CHANT DES FIEVRES ROUGES

...Quand Elle eut compris, qu'il ne l'aimait plus, et que tout était fini, la Femme arracha avec ses dents le sein gauche de l'Amant, et suça goulument le sang rouge.

Il frémit; crispa ses lèvres, et dit: "Pourquoi aujourd'hui seulement? je ne t'ai jamais aimé."

Elle l'étreignit furieusement, entra ses ongles dans sa chair, et comme une brute ivre, mordit le sein droit, gonflé.

Il sourit, comme souriaient les martyrs, et murmura: "Maintenant, je t'aime..."

Elle se souleva, hébétée, sans comprendre. Il la saisit par le cou et les cheveux, il la roula à terre; il aspira dans un baiser avide, sa langue rouge et fade.

Mais, comme le sang coulait encore des seins arrachés, il s'évanouit.

Alors elle crut qu'elle l'avait tué. Elle se dressa, hagarde; cria...

La campagne était déserte. Bientôt ce serait l'Aube. Elle ouvrit la porte pour fuir. L'air était épouvantablement tiède et languide; la terre, moite.

Les Fièvres aux yeux noirs, ivres d'abimes d'où l'on ne revient pas, rôdaient, câlines, dans les champs humides.

Elle s'arrêta, troublée. Elle ne savait plus... Un grand souffle de brise, lourd de pollen et de parfums trop doux, entra dans la chambre.

Les flammes des bougies tressaillirent, vibrèrent, s'affaissèrent. Il y eût des milliers de vies éparses qui s'agitèrent. De long craquements déchirèrent le silence, qui s'appesantit, plus lourd, angoissant.

Les Fièvres au corps nu, se glissèrent par la porte ouverte.

La Femme, en tremblant, s'appuya contre l'armoire massive, énorme dans l'ombre sans fin. Un frisson parcourut ses bras, son torse épais, gonfla son ventre, glissa entre ses cuisses et ses jambes molles.

Les Fièvres brunes, bayadères de la Mort, dansaient les danses qu'on ne voit pas—et qui tuent.

Lui, gisait, immobile, sanglant.

Un second frisson ébranla la Femme, qui haleta.

Les Fièvres souples, comme des langues, se coulaient entre ses cuisses. Le monstrueux Désir la saisit par la nuque et la précipita sur le corps inanimé.

Les Fièvres tournaient, tournaient emportées, comme des feuilles d'orage; tournaient de plus en plus vite, de plus en plus éperdues...

Puis vint la Mort.

Et l'Aube blanche, s'étendit sur le silence,

Comme un Suaire.

HALLUCINATION

Oh! partir, partir vers le Soleil dans un de ces trains chimériques des calculs astronomiques, qui n'arrivent que dans des siècles!...

—Le Train roule, roule, comme toute la Vie...La vie n'est qu'un train qui roule, en mugissant, en geignant. Les roues sont lasses, lasses d'étreindre sans cesse les rails allongés, qui rêvent d'étreintes folles et fulgurantes, dans le tumulte et la violence.

Ne se reposeront-elles jamais? Les roues s'usent... et bientôt le train va tomber, blessé, sur ses genoux. Et il ira toujours: car la Volonté humaine ne faiblira pas.

Et la machine ralera... Mais Celui qui mène, ne verra rien, n'entendra rien. Et les genoux seront brûlés, déchirés, par l'étreinte atroce, qu'ils n'auront pas voulu.

Et la bête ira sur le ventre, hurlante. L'Homme n'entendra rien. Les rails s'étendront, infinis. Et tout le corps ne sera plus qu'un lambeau qui s'affalera. Il n'y aura plus que la machine qui hoquetera, puis agonisera. Et l'Homme n'entendra rien—ne voudra rien entendre.

La machine tombera, s'écrasera sur les rails, qui suceront son sang, comme des pieuvres. L'Homme ne se détournera pas, et ira seul, seul.

Le premier jour, il tombera parce que ses pieds seront rongés.

Le deuxième jour, il se relèvera à l'Aube et ira sur les genoux.

Le troisième jour, il roulera sur son ventre, car ses jambes se seront déchirées sur les rails luisants et beaux.

Le quatrième jour, ses mains seules, le porteront.

Et quand ses bras seront rongés par la Route; ses yeux cesseront d'être fixes, rivés à l'horizon...pour sourire.

Et la tête roulera dans l'abîme...

LE TRIOMPHE DE LA MORT

Hommes et femmes, pêle-mêle avaient été jetés dans la grotte immense, au fond de laquelle béait un abîme. Et, chaque nuit, alors qu'un gong invisible vibrait de douze coups frappés, la Mort apparaissait sur le bord du gouffre d'où nul n'était revenu; et, dans le silence où haletaient les derniers spasmes de l'Heure solennelle, disait un nom. Et l'Appelé s'en venait vers Elle; qui, très pâle, l'embrassait sur la bouche, et, l'étreignant, roulait dans l'abîme.

Alors, une femme pleurait, qui avait aimé. Et, tandis qu'une grande folie de jouir tordait les Couples épargnés, parfois des solitaires rôdaient tout près de l'abîme, et, penchés, les nerfs crispés par le désir fou de saisir les possibles voix des disparus, n'entendaient que les coups tragiques de leur cœur battant le silence.

Et c'était ainsi, depuis l'Eternité.

Une nuit, parmi les nuits innombrables, la Mort apparut, et appela Celui qui devait venir.

Et Il vint.

Quand il fut tout proche, il brandit un bloc de pierre, que, depuis des années, il travaillait à arracher au roc, et frappa, frappa, frappa... jusqu'à ce qu'a ce qu'il eut tué la Mort.

Du pied il la poussa dans l'abîme.

Alors il y eut une grande clameur parmi les Hommes. La Joie flamba, se roula parmi les corps orgiaques, ivres de leur éternité. Des femmes se jetèrent aux pieds du Triomphateur. Il les méprisa, saoûl d'Orgueil.

L'odeur des chairs en rut montait comme des fumées moites de parfums rituels vers l'Ame du Libérateur, qui chancelait sous sa divinité.

Peu à peu cependant le calme fut en lui. Les couples épuisés dormaient. Il était le Veilleur, prêt à donner son sens à l'Acte accompli. Toutes les respirations s'élevaient vers lui, arrachaient à son corps banal, son Ame révoltée, et, tendue comme un ciboire, l'adoraient.

Lentement, il alla vers l'abîme. Puis, se pencha.

Une odeur, vireuse, poignante montait du gouffre. C'était tellement fort, qu'il recula, pris de vertige.

Puis il revint.

Son Ame pesait en lui, lourde de toutes les vies sauvées, lourde de toute l'Eternité conquise.

Il se retourna vers la grotte. Des Femmes murmuraient son nom, en rêvant. Il sourit. Et, grave et mystique il s'inclina sur l'abîme, aspira largement l'odeur ardente; —tomba...

Peu à peu les Hommes se réveillèrent. Ils le cherchèrent, l'appelèrent.

En vain.

Alors une angoisse mystérieuse s'abattit. L'idée de Chatîment se glissa dans les âmes. Il y eut une impression universelle d'Attente. Quelque chose allait venir. Les Femmes tremblaient, serrées contre les mâles; des enfants pleuraient sans savoir.

Et rien n'arriva.

Cela dura des jours, des jours, des éternités.

Le gong ne sonnait plus l'heure sacrée de la Mort: l'Heure. Le temps s'étalait comme un lac tropical, sta-

gnant sous la lune maléfique, épais, saturé de miasmes et d'angoisses.

Les Couples se regardaient sans se comprendre; plus rien ne les unissait, maintenant qu'était morte la commune terreur de l'élection mortuaire. Les sens se taisaient, assoupis par la monotonie. L'Eternité avait écrasé l'Amour.

L'Eternité! Plus de temps, plus d'heures, plus rien, rien: L'Infini, c'est-à-dire le NEANT.

.

Alors, un homme qui était affalé dans l'ombre de la caverne, se leva. Puis lentement, les yeux fixes, immobiles, se dirigea vers le gouffre. Quand il fut tout proche, il chancela, et resta écrasé sur le sol. Brusquement, il se releva, et d'un bond se précipita dans l'abîme.

Un frisson d'épouvante passa parmi les Hommes.

Il y en eut qui vinrent si près du gouffre, que l'odeur tragique les frappa à la face. Ils reculèrent.

D'autres vinrent.

L'air était étouffant. Des femmes se tordaient sur le sol, hystériques, sans un cri.

Et cela fut ainsi; des heures.

Jusqu'à la minute où une femme brandissant son enfant, se jeta dans l'abîme.

Alors tous les Etres ne furent plus qu'une foule démente, piétinant, écrasant, ruée vers le gouffre. Une ruée d'horreur, silencieuse, hagarde.

....Et quand tont fut consommé, éclata un cri épouvantable,. C'était, perdu, au fond de la caverne, un aveugle, qui délaissé par la ruée unanime, clamait sa solitude atroce.

Et l'aveugle errait. Ses bras raidis battaient le vide. Il chancelait. Parfois il croyait sentir l'haleine du gouffre convoité. Et il se relevait. Et il allait ainsi, éternellement, tendu vers la Mort invisible, hurlant d'horreur et de désespoir, dans le silence et la nuit indifférente.

A Armand Renaud

VISIONS COSMIQUES

LES NOCES ELEMENTALES

C'était aux premiers âges du Monde.

Sur la Terre jeune et nue, où luttaient en se jouant le sol et les eaux, le Soleil répandait son ardeur rayonnante; et la Terre se pâmait, jouissait, saoûle de lumière, vibrant en des luxures stériles.

Les siècles s'entassaient sur les siècles, les noces cosmiques n'avaient point de répit. Et la Terre roulait son grand corps obscène, offrant tour à tour, toute sa chair au soleil.

Cependant le Feu bouillonnait, ébranlant violemment l'écorce de la Terre. Et la Terre, enivrée d'Orgueil par la Conscience de la Force ardente qui, en elle, attendait, un jour fut lasse de n'être que la femelle passive.

Et, une nuit lumineuse, alors que s'élevait dans le ciel, la Lune, face pâle et invertie du Soleil, la Terre fut secouée d'un rut magnifique.

Sous la pression forcenée de l'ardeur enclose, le sol gonfla, se tendit en des sexes monstrueux, haletants. Le Feu, d'un seul coup, défonça les monts érigés, et se rua, sperme rouge, vers la lune.

La Lune sourit, provocante. Mais la lave ignescente, jaillie au hasard, alla rouler dans le ciel vide.

Ce fut la première étoile...

Et peu à peu, il en fut des milliers. Car chaque nuit, la Terre androgyne, que sans cesse violait le Soleil, ivre du désir de la Lune, crachait par ses volcans gonflés, son ardeur impuissante.

Et les étoiles s'amassaient au ciel.

Mais un jour la Terre se sentit lasse, épuisée par l'Effort monotone et stérile.

Et il advint qu'une goutte du Feu créateur, jailli trop faiblement, s'en vint retomber dans la Mer.

La Mer se cabra, se roula en tumulte, hurlant sous la possession brutale. Puis s'apaisa.

Mais bientôt un trouble immense étreignit les flots. Il y eût des sursauts étranges dans la Mer. Et soudain un être prodigieux, rejeté par les vagues, roula sur les grèves.

Et c'est ainsi que naquit le dieu Bel, issu du Feu et de la Mer.

Et Bel vécut sur la Terre.

Ivre de sa création, le Feu, plus violemment, jaillissait vers la Lune inattingible, qui dédaigneuse, ricanait. Et le Soleil sans cesse étreignait le sol convulsé. Jour et nuit, la Terre, toute, vibrait en des orgies démentes. Mâle et femelle, elle roulait dans les espaces, tordue, enfièvrée, spasmodique.

Et l'Espace s'effarait de sentir l'haleine âcre et chaude de la Bacchante, dévorée de ruts monstrueux.

Quand il eut parcouru toute la Terre, haletant aux souffles embrasés qui le frappaient à la nuque, qui brûlaient son sang, affolaient ses nerfs surchauffés, Bel, hagard de sentir autour de lui l'Orgie frénétique où s'assouvissaient les éléments, seul, éperdument seul, se roula sur le Sol moite et nu, et hurla sa détresse.

Mais nul ne vint apaiser sa soif délirante; qui chaque jour, chaque heure, s'exaspérait.

Alors, désespéré, il arracha aux monts éructants, un roc gigantesque, et, d'un coup, se broya la poitrine.

Comme il roulait sur la grève, mort, son sang jaillit à flots; qui s'en vint couler sur le Sol et dans la Mer.

Et voila que, de chaque goutte de sang rouge, surgit un être.

Et tous ces êtres, sitôt dressés, poussés par l'infernal Désir qui hurlait sous les cieux ravagés, se poursuivirent, s'étreignirent, roulèrent, chevauchés, unissant leurs chairs complémentaires, et enfantèrent d'autres êtres qui se désirèrent, s'aimèrent procréèrent à leur tour... éternellement ainsi.

Ce pendant, la Terre saoûle d'Amour, râlait sous l'étreinte sacrée du Soleil.

L'ELEVATION TRAGIQUE

Vertige! La Terre s'ouvre...

Et voilà que jaillit l'Ardeur—flamme vivante qui fait des trouées sombres dans l'air clair.

...Mais la flamme se fige, frissonnante. Car les sexes érigés, ont vu soudain se dresser, face à face, les sexes. Et leur élan brutal, qui menacait le ciel pour des noces altières, s'immobilise.

Car est venu en eux le respect de leur propre image—et la crainte sacrée devant l'Irréparable.

Et ils renoncèrent.

Mais peu à peu la Vie plus forte a fait jaillir sur les troncs d'Orgueil la multiplicité des feuilles nourricières; et s'épanouir les fleurs.

Et la Soif d'Amour fut si forte, que les vents qui soufflaient, les insectes ailés qui passaient, s'offrirent à l'entremise d'amour, afin d'unir les germes, pour la fécondation.

Oh! la tragédie des germes végétaux, rivés aux troncs immobiles, fous de désir pour ceux qui attendent sur la tige proche, gonflés d'ardeur impossible,—comme les voiles tendues par le vent du large, de quelque barque ancrée au port,—et forcés d'attendre, attendre dans l'angoisse de la possible stérilité, que le vent souffle ou que l'abeille passe, pour les conduire aux noces d'Amour.

Aussi, parfois les germes, ivres de désir, bondissent dans l'espace, confiants en la brise qui, peut-être, les portera.

Hélas! combien sont tombés à qui le vent n'a pas donné des ailes; et qui sont morts, vierges, sur la Terre!...

Mais la Mère féconde, pieusement, a enlacé leurs cadavres, et de leur inutilité désespérée, quand même a fait de la Vie— de l'Amour...

LE CHANTS DES PLENITUDES

Au sein de la Terre, la graine repose, inerte, hermétique. Elle attend, qu'un soir, les vents tièdes soufflent, brassant les fièvres électriques, qui multiplient.

...Les Vents ont soufflé... Ivre d'Espace où affirmer sa vie, triomphatrice des Forces de la Mort, le germe, déroulant sa spirale ardente, miroir du monde, jaillit à la Lumière.

Le germe est devenu plante, a conquis l'Etendue, rythmée par son ardeur. Erigeant vers le Soleil sa vie aspirante, la tige, sexe double de la Terre, se dresse, et grandit, grandit tout son ciel.

Jusqu'au jour où, lasse d'avoir trop répandu en vain sa sève, multipliée en trop de bourgeons et trop de feuilles, la plante aspire à l'Unité suprême, et encerclant dans la somptuosité des fleurs, l'essence de sa Vie dualitaire, exaltée par les radiations du Soleil, célèbre l'Union mystique.

Et bientôt au-dessus de la résorbtion lente et fatale des feuilles en la Terre élémentale, le Fruit, gonflé de soleil, érige l'orbe parfait de sa plénitude. Toute la sève, en lui, se condense; et au Centre, s'accomplit la graine.

—Mais voici que, de par le Monde, se rue la foule des Affamés. Et leurs mains se tendent, et leurs lèvres se crispent. Le Rêve des volontés, des ardeurs insatiables les précipitent vers la force et la puissance nécessaires.

Sur la plante qui s'annihile, la graine a tressailli. Ivre

de sublimer sa plénitude insurpassable, elle rêve d'une Unité plus vaste où se dissoudre.

Et elle se donne aux lèvres, qui pieusement, l'enserrent.

Il n'y a plus de Faim.
Rien que le joie grave et créatrice

—LA JOIE!...

A Madame Rose-Marie H. Baruch.

CONCENTRATIONS

La Vie est immense, immense.

Elle est plus grande que toute chose, plus grande que tous nos rêves. Sa voix est plus forte que toutes les voix des êtres; car elle est toutes les voix, plus la sienne, qui est immense.

La Vie est, plus que tout, une marée sans fin, où se dissolvent en vagues immenses, tous les reflux des souffrances et des joies, qui sont la chose des êtres que la Vie à plaints, parcequ'ils étaient partis loin d'Elle,—et qu'ils ne savent pas; eux, dont l'Orgueil s'affuble du manteau de Sagesse.

La Vie est une force qui va, hors de toutes les Aubes, de tous les Crépuscules. Car, pour elle, dont les yeux impassibles regardent l'Eternel, il n'est qu'un jour sans fin, étroitement embrassé avec la Nuit sans issue.

Et c'est en Toi, ô Vie! que tout être s'annihile, dont les pleurs trop longtemps ont épuisé la face. Car l'enlacement du suaire qui tous nous absorbe, est une grande chose blanche d'extase et d'infini, est une grande paix qui s'en vient vers les Ames, pour les bercer dans la Vague éternelle, pour consoler toute angoisse, où s'exacerba l'illusion des désirs que le dégoût suivit comme un frère jumeau.

Je viens en Toi, pour m'adorer dans tes yeux.

Tes yeux, ce sont les pensées innombrables que les Etres ont chanté vers ta Plénitude. En elles toutes, je reconnais mon âme—la tienne. Et je m'incline devant la Révélation unique: et je t'étreins ô Vie immense!—*ma* vie, dispersée dans l'irisation myriadaire des choses vivantes.

La Vie est immense, immense.

La Vie est plus grande que toutes les choses, plus grande que tous les rêves.

La Vie est notre Ame éternelle.

Et nos "MOI" insensés, ne sont que des lueurs fugitives de l'Ame immense, de l'Ame qui s'acomplit dans toute conscience, de l'Ame si vaste, que des milliers de siècles et des milliers de cieux, tous surchargés d'angoisse métaphysique, ne sont qu'une poussière de sa Route infinie—la Route des destinées, dont le rictus est: Vie, et le sourire: Mort.

Il est une chose plus grande que de donner au misérable: c'est de prendre à ceux qui ont trop.

Il est une chose plus grande que de donner la joie: c'est d'être l'amertume qui brise.

Il est fou de vaincre. L'Individu n'est rien, qu'une chose grossière, qu'il faut qu'on broie, comme on broie la coque des noix, afin qu'apparaisse la chair véridique.

L'Orgueil, seul, habite sur les cimes. Mais la Conscience rêve au centre des sphères. Et c'est en roulant au fond des abimes, que le centre s'illumine de l'Eternelle Lumière.

Au plus profond!—et non pas au plus haut.

Vers l'abime: par le martyre, ô Frères!

Il ne sera jamais de martyres assez durs, pour broyer la démence des vanités humaines.

Que l'être souffre! Que le dégout s'acharne, empoisonne sa vie! Qu'il soit méprisé, bafoué!

Que l'Etre souffre!—pour apprendre à sourire.

Car les hommes ne savent pas sourire. Ils cinglent la chair vivante des éclats de leurs rires. Mais le rire est une insulte à toute beauté, qu'il déforme, avilit.

Frères! Le Martyre est plus beau que la Joie.

Mourir, mourir sans cesse; toujours plus mourir! Car l'Heure mortuaire, seule, est l'Heure de divinité: l'Heure consciente.

Car la Vie n'est belle que par le sourire des Impassibles Morts.

O mon âme! où vas-tu?

Ton regard se tend vers une extase telle, que je ne puis plus suivre, que je ne sais plus rien, rien, que t'adorer!

Loin des hommes! loin des mondes, vers quelle infinie solitude? "La septième solitude"?

Je sens que toutes les choses tournent comme de grands manèges monotones, où chevaucheraient des ombres. Et c'est moi, tout cela, qui tournoie, follement.

Je n'ai plus de souvenirs. Tout ce qui fut, la Mer fatale a tout lavé. Je suis seul, nu, vierge, sur le sable éternellement vierge.

Le monde extérieur est-il encore? Ou ne sont-ce pas des reflets qui dansent, les reflets de l'incurable nostalgie, que je traine, comme une chevelure blonde, immense, coupée sur le cadavre de la femme adorée?

Où sont les choses? Je ne les sens plus—plus rien...

Vie? Mort?.....

Vivre, c'est toucher chaque chose: les unes avec violence,—les autres avec douceur.

Certaines tressaillent sous la caresse: certaines sursautent avec force: certaines—et ce sont presque toutes, demeurent immobiles.

Et l'on touche des choses, et puis des choses—effleurées, pétries.

Il en est une que l'on touche—
et qui vous tue.

Tout ce qui est en dehors de Soi, est le décor de son drame, de sa vie.

Le plus grand malheur, c'est de ne pouvoir être indifférent, superbement; de devoir se passionner pour le décor.

Tout mouvement, toute beauté se subliment dans l'Immobilité infinie. Mais rien n'est digne d'être immuable que la divinité de Soi.

Le Décor, c'est l'éternelle agitation des rêves qui viennent et s'en vont. Tout décor n'est que symbole, forme mouvante.

Et toute passion pour le décor est une déchéance, une abdication.

Seul est grand, l'Impassible.

Il suffit d'écouter les battements de son cœur, le rythme du souffle, pour percevoir et sentir le grand Rythme du Cosmos; écouter jusqu'à ce que les oscillations magnifiées bercent notre être total, glissé, évanoui, dans l'Elément suprême.

Et cet élément, cette Force, éternelle, *c'est nous.*

Nous ne sommes pas une parcelle de cette Force, nous sommes *toute* cette Force. Une illusion, nous sépare de tous les êtres: simplement cette étendue créée par notre raison pratique et nos sens.

Mais écoutons battre notre cœur, se gonfler notre vie aspirante; et se seront tous les cœurs, toutes les vies qui seront en nous.

Car nous sommes toutes les vies.

Il n'y a pas de séparation: pas de corps. Il y a la Force, une, qui respire—comme nous respirons. Et sa respiration c'est la nôtre. Et son drame, c'est le nôtre—toute sa respiration, tout son drame.

Car il n'y a ni tout, ni parties.

Car seul est: l'Absolu.

Il n'y a pas de rythmes cosmiques, de rythmes humains: il y a des rythmes: ni musique cosmique, ni musique humaine.

Oh! pourquoi pas l'unique Musique—Musique le sourire de ceux qu'on tue....

Dissolvons nous dans l'Unique!

Infini! Eternel! ne sont-ce pas les grands rêves berceurs, qui, seuls, ne déçoivent pas; les rêves, plus réels que l'individuelle réalité, qui nous brise, comme des pantins insensés.

S'abstraire, lentement, hors des sens illusoires, perpétuelle décevance; dissoudre ses nerfs dans la Terre. comme sont les arbres; se faire très grand, impalpable. fluide, comme une eau bleue, couleur de Mort; glisser jusqu'à l'extase, au bercement immense des grands Rythmes!

...Les Rythmes m'ont pris et m'ont souri, comme des mères.

Et je suis un grand voile translucide, que le Vent berce. —comme toutes les choses infinies.

Ce qui compte en nous, ce qui est vraiment plus qu'un amas de besoins quelconques ce qui est *notre* âme, *notre* beauté, *notre* amour; c'est en nous, le Rythme du Cosmos.

Ce n'est pas parce que nous nous caressons de l'Illusion d'être des Individus, que notre vie est belle. Mais, parce que, en nous, repose la parfaite Harmonie cosmique, l'Equilibre éternel du Temps et de l'Espace, c'est parce que nous sommes, nous, le Cosmos, *tout* le Cosmos.

Et quand la Mort dissociera notre unité temporaire, ce ne sera pas le Néant, où nous nous abîmerons; mais notre Ame, se fondera dans le Rythme Universel. Notre conscience s'élargira dans la Conscience Cosmique. Et peut-être dans son regard ultime embrassera-t-elle tout le Cosmos.

L'Ame, c'est le Rythme cosmique, vu dans le plan individuel.—

Oh! pourquoi avoir un corps! pourquoi être une individualité infime, un nombre parmi tant de nombres? Pourquoi n'être pas qu'une Ame, L'AME? Pourquoi n'être pas l'Unique?...

Pourquoi vivre? pourquoi se multiplier sans cesse? diviser son Ame, en des monceaux d'âmes,—O Mystère!, des âmes, qui, toutes sont L'AME...

Pourquoi?...

Et l'Etre répondra: Pour la Conscience...

—Il n'est au monde qu'une seule parole, que les siècles ont voilée de symboles multiples. Les Hommes qui sont passés, de l'avoir entendue ont gardé dans leur âme le vertige divin—de l'avoir sentie vivre en eux, sont morts dans l'Assomption de la lumière.

C'est Elle, que les Mystères, pieusement, adoraient loin des foules aveugles.

C'est Elle, que les grands Elus ont dite, de tous leurs nerfs tendus par l'extase surhumaine.

C'est Elle, qui enfièvra le désert mystique et fit jaillir le Sphynx, qui, de tant avoir vu passer les angoisses humaines, a oublié, peut-être.

C'est Elle, qui fit les Mages—qui furent les Grands Humains, érigeant leur Sagesse, où s'absorbe et se sublime toute la Pensée humaine.

C'est Elle, qui veille encore auprès de l'Humanité malade, pour lui sourire—lorsqu'elle s'éveillera.

Toutes les lèvres élues l'ont dite. Mais qui donc l'a comprise?...

Tout est en Elle, car Elle est le Tout; car

TOUT EST TOUT

ATLAS

Oh! qui dira la tristesse des piliers souterrains des grands édifices! Ils sont dans la nuit, plongés dans des alvéoles profondes, creusées dans le roc, creusées parmi la souffrance et l'étouffement.

En eux, souffre, irréalisé, l'élan des colonnades, l'élan des flèches, qui sont Lumière—là-haut! Ils sont cet élan virtuel, inaccompli.

Ce sont les grands Rêveurs d'un ciel qu'ils ne verront pas. A eux l'obscur, aux autres la lumière.

Mais ils sont la source des grands domes, où s'enclôra la vie des humanités.

Et comme Atlas, ils portent le poids des mondes—en silence, pieusement.

Nous sommes, nous les Pères de l'avenir, les piliers souterrains du Temple de l'Homme.

Nous sommes la raison de cet avenir.

Mais nous ne le verrons
—Jamais.

A Carlos Salzédo.

A Carlos Salzédo.

MYSTÈRES

LA TRAGEDIE DE L'ORGUEIL

Il vivait dans les ténèbres. Le Soleil n'avait jamais lui, pour ses yeux, glacés dès le premier jour. Et, cependant les Illusions, donneuses de rêve et d'ivresse, avaient nimbé sa nuit éternelle d'un mirage de bonheur. Autour de lui, tous s'étaient empressés. Les années s'étaient écoulées dans la quiétude et l'indifférence heureuse.

Il rêvait... son imagination entourait les heures lentement écoulées de lueurs irisées, se mouvant au rythme de ses songes, ouatées de silence et de paix.

Et c'était là son univers, l'univers où chantait sa vie intérieure—l'Unique—l'univers où tout n'était que des reflets de ses joies ou de ses tristesses, où il était Maître,—Dieu.

Et la vie s'écoulait, calme et divine.

Un jour, alors que l'Heure avait vibré plus violente, il sentit des lueurs bouger au fond de ses yeux.

Et peu à peu, ce fut la lente ascension vers la Lumière, l'étourdissement des choses révélées, et les averses crues et brutales du Soleil, et l'extase éperdue de tout un Inconnu qui s'offre.

Ce fut aussi toute la souffrance des rêves naufragés, sombrés dans l'Océan immense et tumultueux de la Réalité. Le voile d'or et de ciel, lentement s'était déchiré,—et maintenant commençait la tragédie.

L'Homme comprit. Il vit qu'autour de lui, tous n'avaient choyé que sa richesse et sa faiblesse si facile à duper; que tous, sur leur visage,—qu'enfin il voyait aujourd'hui, miroir de leur âme,—laissaient ricaner leur bassesse

et leur vulgarité monotone et bête. Lui qui n'avait vécu que dans la beauté de son grand rêve d'aveugle, il vit la laideur.

Et la souffrance et le désespoir, tordirent ses nerfs violemment secoués par la Clarté brutale.

Alors il voulut s'enfuir.

Il abandonna tout, toutes les pitreries des Actes ordinaires. Et Lui, le Voyant, Lui, le Fou, partit—avec au cœur l'Inconnu et la Foi—partit vers l'insatiable mirage de sa volonté.

Or, comme il cheminait par les Routes obscures, une femme vint à lui.

Grande et fière, elle s'avança; et posant sur le Voyageur son reguard dur et dominateur, elle dit:

"Viens avec moi. Je suis celle que rien ne lasse, et rien ne décourage, celle qui jamais n'abandonne. Sans cesse je serai avec toi. Ta vie sera la mienne, et mienne ton ardeur vers l'Inaccessible. Je te suivrai partout, toujours, jusqu'à la Mort—au delà de la Mort.

Car j'apporte l'Immortalité!"

L'Homme ne répondit pas: et tous deux s'en furent côte à côte.

Les Heures passaient après les heures—et les chemins s'allongeaient indéfinis.

Le soir vint: et la lassitude. L'Homme désira le Repos.

Mais, comme harassé, il allait s'étendre sur la Terre, celle qui l'accompagnait eut un rire sarcastique.

"Lâche! cria-t-elle. Lâche! qui déjà s'abat, vaincu. Lâche! en avant!

Je suis Celle qui n'admet aucune défaillance; Celle qui jamais ne s'arrête, et jamais ne s'incline. Je suis l'éternelle Indomptée, que nul, jamais, n'a vaincu, et nul, jamais ne vaincra.

Homme! En route!

Qu'importe la fatigue! et qu'importe la souffrance! je suis là, Moi, ton tourment sublime et ton dieu. Va! la Route s'étend, éternelle. La Route t'appelle. Debout, esclave!

—Je suis l'Orgueil! "

...Et depuis cette heure, l'Homme va, va sans cesse; et malgré l'épuisement et malgré la souffrance, cinglé par le fouet brutal de l'Orgueil, éperdument s'avance sur les Routes immenses, sans repos, sans but, sans espoir; seul avec l'orgueil d'être Celui qui ne s'arrête jamais.

LE MIROIR DE SHINTO

...Alors les prêtres en grandes robes blanches, ouvrirent les Portes de la chambre sacrée, et Mitsé-Hari, y pénétra, tandis qu'au dehors, les daïmios inclinés, psalmodiaient le chant rituel.

Au fond de la pièce, sur un bloc d'argent massif, recouvert d'un voile de lin blanc, le Miroir sacré, présent du dieu, où, seule devait se refléter l'image de l'Empereur, au jour unique du couronnement, était posé.

Mitsé-Hari s'approcha, lentement. Les prêtres se prosternèrent. Un grand silence enveloppa l'Acte solennel. Le Mikado fit glisser l'étoffe immaculée; longuement, il contempla son visage...

Le Miroir divin révélera-t-il le grand Mystère?...

Mitsé-Hari se penchait sur le métal poli où ses yeux brillaient étrangement. Jamais, il lui semblait, il n'avait regardé ses yeux. Quel vertige soudain avait troublé leur fixité pesante?

...L'Instant unique tombait dans le Passé. Le Voile fut rejeté. Le Mikado, grave—s'éloigna...

Toute la nuit qui suivit, il ne dormit pas; car des yeux d'abîmes le hantaient, *ses yeux*, dilatés par l'ombre et les rêves, emplissant tout le Miroir; ses yeux, plus grands que son âme; si grands...

Il n'avait jamais vu des yeux si grands, auprès de lui. Quelle puissance divine, enclose dans le Métal sacré, lui avait ainsi fait des yeux immenses, des yeux qu'il ne sentait pas sous ses doigts broyant ses paupières, dans la rage de

savoir, de retrouver l'Image disparue, l'Image qui devait être *unique*, c'est-à-dire éternelle?

Les jours passèrent.

Les lentes nuits hallucinées glissaient sur l'âme du souverain. La hantise des yeux était incessante.

Une aube, la Révolte vînt en lui; qui chaque jour se fit plus violente, plus dominatrice.

N'était-il pas le fils des dieux? Et n'avait-il pas le droit, Lui, de savoir? Par le défense de retourner devant le miroir sacré, les dieux n'avaient-ils pas voulu écarter les âmes faibles du Mystère suprême?

Mais Lui, lui qui en avait senti l'approche, lui qui chaque heure pâlissait devant le souvenir lancinant de l'incomplète Révélation, ne lui appartenait-il donc pas d'être l'ELU, seul digne de la totale Initiation?

Et Mitsé-Hari, décida d'accomplir le geste sacrilège.

Un soir, trompant la surveillance des prêtres, il pénétra dans le temple de Shinto, et, fanchissant le seuil sacré, fut devant le Miroir, que voilait l'étoffe blanche.

Une exaltation formidable accélérait sa Vie. Le geste qu'il fit pour arracher le Voile, lui sembla s'irradier jusqu'au delà du Monde. Ce fut si fort, qu'une minute, il ferma les paupières pour se ressaisir.

Quand il les ouvrit, il vît devant lui, ses yeux qui le fixaient.

Et peu à peu, les yeux grandirent, absorbèrent toute la face anxieuse, tout le Miroir. Il n'y eut plus que deux abîmes noirs, immenses, où bougeaient des lueurs imprécises.

Et ces lueurs lentement se condensèrent. De grandes formes vagues tournaient en spirale, tour à tour restreintes et dilatées, palpitantes comme des cœurs.

Et peu à peu, leur rythme s'accéléra, et leurs contours se précisèrent. Et parmi la danse vertigineuse, Mitsé-Hari, penché, ivre, vit des sexes immenses qui tournoyaient...

Alors, toutes les choses ne furent plus qu'une ronde fantastique, où sombrait tout ordre humain. Des lueurs passaient parmi les corps, les agitant comme des pantins; des mondes roulaient sans fin dans les espaces vides où s'accumulaient les forces intangibles, dominatrices des Univers.

Et tous les Univers roulaient, se mêlaient.

Mitsé-Hari, fasciné, était si près du métal, que parfois de grandes nuées blanches le couvraient, créées par son souffle spasmodique, d'où jaillissaient des tourbillons d'astres.

Il voulait voir; éperdument.

Et toutes les choses étaient en lui, dansaient en lui, leur rythme était le sien. Tout l'univers déroulait sa vie éternelle devant lui, pour lui. Et cet univers était *son* image, était *son* âme multiple, infinie, divine. Et tout était en Lui; car il était le Tout; car il était Dieu.

Et il *se vit* Dieu.

La Révélation fut si brutale, qu'il s'écroula à terre, évanoui...

A l'aube, il s'éveilla.

Toutes les choses étaient pareilles, indifférentes. Il contempla le Miroir, où maintenant, seul, apparaissait son visage ordinaire.

Pieusement, il replaça le Voile consacré.
Puis il partit.

Dès lors, une extase d'orgueil, emplit l'âme du Mikado. De s'être connu divin, il méprisa son humanité. Il lui sembla, sans cesse, dans l'ombre fuyante de ses gestes, entrevoir le reflet des dieux. Et parfois, il restait, des heures, penché sur la rampe du pont de porphyre, qui surmontait un ruisseau du parc impérial, à chercher dans le miroitement des eaux, où s'estompait son visage, des lueurs révélatrices de mystère. Chaque ride, que causait le vent, chaque sillage tracé par quelque poisson aux écailles dorées, lui semblait un signe de sa communion avec les forces célestes.

Et peu à peu, l'idée de sa divinité réelle s'incrusta en lui. Il sourit de toutes les fables sacrées, méprisa les préceptes de Shinto. Perdu dans sa contemplation intérieure, il délaissa ses fonctions impériales.

Des troubles surgirent. Il se moqua des conseils de ceux qui l'entouraient. Il se crut la force de dompter toute révolte.

Et comme les prêtres s'indignaient de ses paroles, contemptrices des usages religieux, il fit enlever secrètement du temple le Miroir sacré, et lui consacra un autel dans son palais.

Alors chaque soir, dans une exaltation sans cesse croissante, il s'abîmait dans l'extase de ses yeux, s'acharnant, en vain, dans l'espoir de voir ressurgir la Vision première, qui lui avait révélé son essence divine.

Les prêtres, ne pouvant l'attaquer directement, soule-

vèrent par des insinuations incessantes les daïmios contre lui. Les soldats étaient prêts à la révolte.

Vint le jour, où, illuminé, le Mikado, fit réunir toute sa cour, et devant les seigneurs assemblés, leur révéla sa divinité, ordonna que des rites consacrassent la nouvelle religion et qu'un édit triomphal l'annonçât à tout le peuple.

Alors, la Révolte jaillit. Les daïmios voulurent s'emparer du souverain, avec l'aide des soldats et des prêtres qui le déclaraient dément. Le palais fut cerné.

Quand Mitsé-Hari, se vit abandonné de tous, il se précipita dans la salle où était enfermé le Miroir. Il le saisit, et parut sur la terrasse du palais, le portant, de ses deux bras tendus, recouvert du voile blanc.

Au dessous de lui, clamait la foule des princes et des gardes impériaux.

Alors, posant sur la balustre haute, le Métal divin, il le découvrit d'un geste triomphal.

...Le soleil rouge, baissait à l'horizon. Et bientôt, il fit face au Miroir, qui subitement s'empourpra. Des flammes jaillirent du métal; des flammes hautes, qui tournoyaient.

Les soldats, muets de terreur, se prosternaient.

Les flammes dansaient... déjà elles avaient agrippé les murs du palais qui flambaient. Les pins noueux crépitaient.

Officiers et soldats fuyaient, éperdus.

Immobile, préservé du Feu divin qui s'écartait autour de lui, Mitsé-Hari se dressait extasié. Une exaltation dé-

mente, écartelait son être, ivre du miracle. Il lui sembla que la Terre s'élevait, comme un piédestal immense, pour servir son apothéose. La soif de l'absolu tordait son être jusqu'au vertige. Vie et Mort se fondaient dans l'Eternité.

Il saisit, à plein bras, le miroir embrasé; et, face à face, perdu à tout souvenir humain, il baisa frénétiquement sa bouche, parmi la ruée des flammes.

...Le soleil disparaissait à l'horizon, derrière l'incendie dévastateur. Le palais n'était plus qu'un monceau de ruines.

Seul, le Miroir se dressait, où vînrent mourir les dernières lueurs du soleil.

Alors, comme si une main invisible l'eût porté à travers les airs, le Métal sacré, peu à peu s'éleva au dessus des décombres,... monta, monta jusqu'au ciel...

Puis disparut.

Pour Thérèsa Vilms-Montt.

LA TRAGÉDIE DE LA FEMME

Au commencement était l'Androgyne.

En lui tout était plénitude, joie—silence.

Mais un soir clair, alors que soufflaient les vents nostalgiques brassant des âmes mortes par milliers, un soir électrique de Printemps,—l'Androgyne sentit peser sa solitude. L'Unique, enfiévré par les choses complices, éperdument désira se multiplier.

Et le geste fatidique s'accomplit; tragique, désespéré...

...Et l'Homme fut, soif d'Espace, cellule ardente, projetée hors de l'Androgyne; qui, dès lors, n'était plus qu'une Femme.

Et aussitôt la Femme sentit l'angoisse folle de n'être plus qu'une chose incomplète, déchue—épouvantablement seule, d'être deux maintenant.

La Honte vint. Le Désir secoua la Chose mutilée, le désir l'étreignit d'être encore l'Unique. Elle voulut cette chose de sa chair qui s'en était allée. Oh! qu'il revienne! qu'il revienne!...

Mais l'Homme bondissait par les forêts; L'audacieux conquérait la Terre. Et puisqu'il n'était rien dans la vie cosmique, puisqu'il n'était qu'une cellule arrachée, détachée à jamais du Tout qui l'avait rejeté; il s'enorgueillit de sa solitude, et, tendu par le lancinant devoir de tuer pour continuer à vivre—maintenant qu'il n'était plus rien pour la grande Nourricière,—il bondissait dans la nature, avec la volonté ardente de la dompter—afin de dire: "Non!" à la Mort guetteuse.

Et la Femme sanglotait, appelait celui qui était parti l'Enfant vagabond;—pleurait la Beauté perdue, l'immense sérénité des grands jours éternels, où, alors que chantait l'incomparable plénitude, l'Androgyne sentait sa vie, dilatée en ondes infinies, s'identifier avec toutes les vies, dans l'extase qui n'avait point de fin.

Jusqu'au jour, où, née du long tourment où son âme se brisait une grande lueur jaillit en elle.

Et elle comprit que la Fatalité de l'Homme exigeait la perpétuelle conquête, et qu'il n'était qu'une proie valable pour lui: toute la nature.

Alors la Femme se fit mille visages; à chaque chose elle prit une couleur, un parfum, un sourire; et quand elle fut parée de tant de mensonges, qu'en elle chatoyaient les reflets de toutes les vies disparates, elle s'en alla aux bords des mers ensoleillées, et se mit à chanter de lentes mélopées nostalgiques et poignantes.

L'Homme qui l'entendit, vînt.

Et il ne comprit pas quelle était cette chose étrange qui chantait des chants si mystérieux. Il s'approcha, troublé, ravi de reconntaitre en cet être, si semblable à lui même, un peu de toutes les choses qu'il aimait.

Et elle souriait et continuait de chanter.

Quand il fut si proche, si proche, qu'elle pût voir trembler ces cils un peu angoissés—elle éclata de rire et s'enfuit.

Alors, l'Homme devint le Chasseur. Et, l'ayant ressaisie, il la jeta à terre et voulut la briser. Mais elle était si douce, tant de choses étaient en sa chair, tant de lumières, tant de parfums, tant de caresses vibraient au long du corps magique; les bras étaient si frêles, mais enlaçaient si bien sa tête lourde, que l'Homme entrevit quelque chose d'immense qui se révélait; une conscience soudaine éclata en lui; un souvenir très lointain—comme d'avant

lui-même—le troubla; il sentit que sa vie n'était peut-être pas tout, que la conquête de la Terre était vaine, peut-être; qu'il était quelque chose au delà.

Et comme la Femme bougeait, serrait les dents, et voulait fuir, fuir cette bête humaine, qui ne savait pas, l'Homme étreignit le Corps somptueux—et le viola.

...Puis ils se regardèrent en silence.

Et la Femme sentît l'abîme plus grand, plus noir que jamais,—plus désespéré.

L'Androgyne divin était bien mort! Et la bête double ne le récréerait jamais.

Jamais plus, être l'Unique! jamais plus, sentir couler le grand flux éternel! jamais plus être beau, de l'infinie beauté des choses parfaites! jamais plus vivre. Car, était-ce vivre, cette chose brutale, où l'un ne savait pas, et feignait de savoir—où l'autre savait trop, et voulait oublier.

Elle sanglota.

L'Homme la fixait, sans comprendre, ému, inquiet de cette chose étrange, insaisissable, qu'il croyait avoir dompté et qui lui échappait. Il essaya des gestes gauches, des mots quelconques, pour consoler.

La Femme le saisit par la tête, et, la bouche contre la bouche, lui cria: "M'aimes-tu?..."

L'Homme ne comprit pas.

Alors elle l'étreignit, le pressa contre elle, frénétiquement lui mordit les lèvres. Le sang coula. Tout fut rouge, rouge. Le spasme du Mâle tordit les corps convulsés. Il voulait tuer, la tuer, pour savoir, enfin, ce qu'il y avait dans son cœur.

Et comme elle subissait, insensible, la frénésie de l'homme, méprisante et si lasse, elle sentit qu'il valait mieux mourir, puisque oublier était impossible.

Mais elle avait tant pris à toute la nature; tant de couleurs, tant de parfums, tant de murmures étaient passés sur sa chair, que la *parure fatale*, qui avait fait d'elle une chose cosmique, qui, vers elle, avait attiré l'Homme, l'empêchait de mourir.

Alors commença l'effroyable tragédie.

L'Homme, fasciné par la créature qu'il ne comprenait pas, pour qu'elle fut près de lui sans cesse, la fit esclave. Et la Femme, pour se venger, se joua de lui. Elle lui commandait les choses les plus folles, qui l'exténuaient en des courses haletantes; et, quand, il revenait, las, elle, le prenait par la nuque et, le caressant de l'implacable mensonge de sa parure fatale, qu'elle ne pouvait arracher, éternelle comédienne, le forçait à donner toute sa vie, dans la rage désespérée de ne jamais pouvoir se tordre, s'effréner en une étreinte telle, que les corps trop tendus éclatent dans la Mort, où peut-être—elle oublierait...

Et, par les ans et par les siècles, se déroule sans cesse, *la même* tragédie, que chaque homme, que chaque femme, comme des pantins hallucinés, répètent obstinément.

La même violence, la même fureur, la même lassitude, le même désespoir ravagent les couples, qui s'efforcent d'atteindre le sommet qui hante—le sommet, qu'ils n'atteindront jamais.

Et la Femme, courbée sous la Fatalité du Mensonge, sous la Fatalité de l'éternelle comédie qu'elle joue pour séduire, dans l'espoir décevant de recréer un jour, l'Androgyne sublime, s'acharne à traîner, de par le monde, la nostalgie des amours fatales.

Elle passe. Les hommes s'arrachent sa chair insatisfaite; se ruent pour faire vibrer le Mystère inacessible, donnent toute leur vie; tout...
meurent.

Et la Femme promène son mépris tragique. Elle porte en son silence l'incurable désespoir que nul n'apaisera. La Fatalité étreint ses nerfs malades. Elle sent, parfois, qu'au delà des étreintes charnelles, elle trouverait, peut-être l'extase.

Mais elle ne peut pas, ne pas vouloir l'amour.

Dans l'orgueil de son corps, elle se veut adoree.

Et elle ment—sans savoir, sans vouloir—parce qu'il faut qu'elle mente.

Et elle désire—sans savoir, sans vouloir—parce qu'il faut qu'elle désire; sans joie, sans ivresse

Et elle traine, de par le monde, sa douleur incomparable: et elle sourit.—vers la Mort.

LE GRAND PARDON

I

Cakia-Moûni! Illuminé! ô toute Sagesse! Sois en moi, par delà la Vie!..

Père! à ton Silence éternel, j'offre la sérénité de mon angoisse, à qui, j'ai tant souri qu'elle est devenue presque sage, maintenant.

Père! j'ai tout quitté pour te suivre, j'ai sacrifié toutes les choses belles, douces, pour être un peu plus digne de venir boire à ton silence, les visions mystiques. Mon âme insensée et vaniteuse d'occidental, je l'ai tant pétrie de mes désespoirs, qu'elle est devenue toute claire, toute transparente, une petite chose vide de toute passion humaine, que le dégoût a sublimé, jusqu'à l'Immobilité essentielle.

Père! accepte-moi!—car je me sens si près de ton extase, que bientôt j'entendrai chanter les sept sphères occultes;—si près de ta charité infinie, que je m'en vais comme toi sur les Routes, ô Divin Errant, pour éveiller, donner, faire souffrir... puisque seule, la souffrance libère; seule, la souffrance fait éclore l'infinie Pitié de Ceux qui Savent.

Père! la terre est si lointaine où s'incruste ma marche! Je passe, absorbé en ta Pensée,—car tu est la Lumière essentielle, où peu à peu je me diviniserai;—car tu es le centre éternel et infini autour duquel se déploient les mirages des choses. En toi seul, elles sont divines. En toi seul, elles se reconnaissent. En toi seul, elles se mêlent, unifiées dans le Silence de ton Absolu.

O Cakia-Moûni! quand serai-je digne que tu me nommes "Frère"?...

Illuminé! quand s'épanouira en moi la Lumière!...

Père! quand baiseras-tu mon front, pour que jaillisse l'œil des Voyants?...

O Infini Pardon des tragédies humaines!...

II

...Le lente et sublime souffrance de l'automne est passée sur la Terre. Toutes les feuilles sont tombées, d'or sur un champ de mousse brune. Toutes les fleurs étaient mortes, depuis si longtemps, consacrées pour l'offertoire de la sève: tous les fruits aussi, qui se sont donnés.

Il n'y a plus de joie, car toute chose a trop aimé. Il n'y a plus de souffrance, car toute chose a trop désiré.

Et le ciel de l'Automne qui meurt, flamboie du grand désespoir du soleil, que la Fatalité pousse sur la Route des solitudes excentriques.

La vie s'est accomplie; et maintenant, elle pèse—et les arbres noirs, indomptable orgueil de la sève, crispent leurs bras tendus, pour soutenir le ciel qui s'affaisse.

Les choses ont trop souffert. Les choses ne sont plus qu'un vertige, qui cherche le Centre fatal, où extasier le tournoiement hagard des vies inutiles. Toutes les mains se sont vidées. Tout l'or fut versé pour le rachat des ivresses solaires. Il n'y a plus que les grands troncs noirs qui, tragiquement, clament au ciel qui pèse, clament le désespoir d'éterniser sans cesse l'ardeur des ruts de la Terre, alors même que toute soif est morte; et qu'il n'y a plus qu'à mourir, puisque l'automne est venu doré dans son sûaire sublime, puisqu'il a tout lavé de sa robe empourprée, où le sang et le vin se mêlaient dans l'extase androgyne.

Et voici que toutes les choses chantent l'incantation des neiges rédemptrices.

"O Madone des Neiges!

Quand viendras-tu baiser notre silence amer?

Quand viendras-tu couvrir, perdre, dissoudre dans ton pardon divin, l'angoisse de nos immuables destinées?...

O Neige! Lumière qui absorbe tout ce qui fut; tout ce qui, si las d'avoir été, implore la magnificence des morts révélatrices, où, après la grande tragédie des gestes monotones et vains, éclate la conscience, par quoi l'Etre s'identifie avec l'Unique, et se fond dans l'éternel baiser, où toute chose s'immole pour s'unir!

O Neige! Lumière mystique où se révèle l'Eternel: dont l'infinie blancheur consent, aux heures où s'attriste le soleil exilé, à se parer du souvenir des couleurs lointaines, les couleurs qui clamaient leur vie passionnée dans l'Eté triomphal!

Neige! Neige!

Quand viendras-tu en nous, pour nous bénir, pour nous aimer... et nous faire, comme toi, toute-conscience, toute-extase, équilibre suprême où toute vie se joue, étroitement unie aux vies complémentaires!

Neige! Androgyne où s'accomplissent et se réalisent toutes les soifs sexuellles de la terre, ainsi que se fondent en la lumière, toutes les couleurs.

Neige! Berce-nous!...

Berce-nous... jusqu'à ce qu'il n'y ait plus en nous que Toi, divine, pour chanter la Musique parfaite, où se sublimement toutes les consciences universelles, dans l'Ame éternelle, qui est Eternel Amour!...

Et les jours passeront; et puis les jours...

Mais tu seras en nous, ô très sainte! hostie incomparable, sang de tous les sangs, lumière de toutes les lumières, Dieu au delà de toutes les divinités.

O Neige mystique!.."

Et bientôt la Neige tombe. Ce sont comme des pensées infinies, qui se concentrent, qui se cherchent pour s'unir. Toutes les formes sont en elles, toutes les lueurs de ce qui fut couleur.

Mais, déjà, ce n'est plus qu'une immense mer blanche, une, éternelle, qui a tout absorbé.

Tout est blanc. La Terre est divine; est, comme le ciel renversé. Il n'y a plus de terre, plus de ciel,—plus d'êtres qui souffrent. Toute chose se pense au Passé. Et le Présent, est Eternité.

La Neige a tout béni, tout sanctifié jusqu'à l'Extase. Les arbres ont tellement soif de s'étendre, que les branches ploient, jusqu'à mourir. Ce ne sont plus que des vertiges si pâles, que la lumière les oublie—et que tout n'est que l'espace sans fin, où toute limite s'absorbe, dans le rayonnement de la lumière, palpitante comme un cœur sublime.

III

...Comme toutes les choses de l'automne qui fuit, l'Humanité est vieille, si vieille.

Elle a tant souffert, tant désiré, tant aimé, tant méprisé. Toute joie, toute sagesse, toute vibration que sa chair peut connaitre, toute abandon, tout martyre... elle a tout eu pour s'en gorger—jusqu'à ce que le dégoût la fasse pleurer, comme une enfant.

Il y a tant d'hommes qui sont morts; et tant, qui n'avaient pas vécu. Le Ciel est lourd de tous ceux-là; et c'est leur poids tragique qui nous accable, dès que s'ouvrent les portes de la lumière.

Et cependant l'Humanité, dans son héroïque orgueil, qui ne se veut dompté, tend ses bras décharnés, pour supporter le ciel de tous les rêves vers quoi elle s'acharne, dans l'espoir fou, d'un jour, se ruer hors de la terre, et monter... monter!...

...Mais toute ascension se clôt par la chûte nécessaire; et le ciel, de ne pas avoir été atteint, pèse plus lourdement sur les bras crispés.

C'est l'automne aussi, qui vient de passer. L'Heure des neiges est venue; l'Heure des Ames...

...Que le Verbe qui doit venir pour sanctifier les vies trop lourdes, soit comme la Neige qui pardonne! Qu'il soit comme la lumière, assez belle, assez vivante, assez mystique, pour que tout en elle s'absorbe et se libère! Qu'il soit l'oubli des gestes hagards qui jadis s'accomplirent, dans le Néant de ce qu'on appelle Vie! Qu'il soit la grande robe de conscience, où toute angoisse s'apaise, où tout frissonnement se réchauffe, où toute tragédie se sublime, dans l'Impassibilité des choses éternelles.

L'Humanité a tant souffert, tant désiré, tant aimé, tant méprisé.

Et maintenant elle doit sourire—comme savent sourire Ceux qui, au delà de toutes les morts, ont trouvé la Paix.

J'annoncerai la grande Sagesse, qui a conquis, même le désir de conquérir—puisqu'en elle s'adore l'Univers total. Et ma voix ne sera qu'une voix, parmi les voix unanimes de l'Heure.

Car, nous tous, ne sommes que les messagers de la Fatalité, qui nous lance sur la Route.

Les uns, bientôt se retournent, et n'avancent plus jamais. D'autres, se précipitent, fièvreux, qui tombent, pour ne plus se relever. Il en est qui vont d'une démarche lente et continue, comme vont toutes les destinées.

Et ceux-là, à l'Heure fixée, remettent leur message, puis disparaissent.

J'annoncerai le grand Pardon des Neiges.

LA TRAGEDIE DE L'HOMME

Don Juan.

I

L'Annonciation.

Le Vent du sud, moite et languide, comme des chevelures lourdes, brassées au travers des plaines, gonflait les germes vierges; et Juan de Manara, adolescent ployé par le désir d'amour, tordait ses longs doigts, las et tendre comme une femme, ce soir.

Les fleurs des orangers étaient comme des âmes tristes, des âmes de femme, trop blanches, et trop pesantes de parfums... et sous le ciel trouble, affolées par l'infinie caresse de la brise, toutes les choses, fleurs et nerfs, balbutiaient leur angoisse unanime.

Juan, le corps altéré, se roulait sur la Terre.

Or, voilà qu'une main effleure ses cheveux; puis une autre. Le frémissement des doigts glisse sur lui. Il voudrait se relever, se défendre. Mais il ne le peut pas; car, il a vu des yeux très grands, penchés sur son front; et ses yeux se sont fermés, aspirés par le regard doux et triste, triste et lourd comme la brise, ce soir, saturée de désirs qui, peut-être, ne vivront jamais.

Et Juan laisse sa tête glisser vers les mousses, retenue par des lèvres qui épuisent la soif de sa chair vierge.

Un corps s'est glissé près du sien.—Il tressaille. Des mains rôdent sur ses membres.

Alors, soulevant le joug béni de la tête adorante, Juan se dresse un peu, pour étreindre Celle qui avait pressenti l'Heure nuptiale.

Et, comme il pressait le corps offert, il poussa un grand cri de honte et de douleur, car il avait senti que l'Etre d'Amour, était un homme.

D'un coup brutal, il brisa l'étreinte, et, s'enfuit, sanglotant.

...Les fleurs des orangers, étaient comme des âmes impies, des âmes de démons, étouffantes de luxûres, comme des rêves de nubiles, qui ne savent pas.

II

L'Initiation.

Don Juan marcha, marcha...

Puis il vint errer dans la Ville. Une fille qu'il croisa, l'appela, de sa voix de tendresse éraillée.

Il la suivit, machinalement.

Et c'est ainsi qu'il connut l'amour! Quand ce fut fait, il regarda la femme—de peur de se regarder lui-même. Il la vit, ignoble. Et quand il l'eut quittée, il se mit à rire, à rire de tous ses nerfs malades, cahotés.

—Mais le lendemain, il recommença. Puis le surlendemain. Il s'acharnait, avec une tenacité de brute. Il voulait jouir, jouir, aimer, se perdre, donner, donner sans compter toute la belle force claire et tumultueuse de son être fort.

Et encore le lendemain, et encore le surlendemain, il recommença.

Et chaque fois, il revenait plus las, plus vide, plus désespéré.

Comme il était très beau, les femmes venaient à lui. Femmes, jeunes filles, enfants, il les acceptait toutes, ivre du mystère de leur pudeur, ivre de l'Inconnu qu'elles offrent, ivre de se dire: "Serait-ce celle-là?..."

Elles passaient toutes.

Et il allait, rongé par la Chimère du possible Amour, de l'Amour immense qu'il avait rêvé, un soir parmi les choses complices—que la vie avait brisé, dans un sarcasme.

Un jour vint, où il s'arrêta et regarda en lui, sans passion, froidement. Tout était mort. Foi, Désir, Jeunesse? Des souvenirs qui n'éveillaient plus rien, rien qu'une amertume méprisante. Il se sentit si vide, qu'il chancela, épouvanté.

Puis il se souvint des premiers baisers, donnés et reçus, le soir de jadis, parmi les orangers. Il se souvint du trouble infini qui l'avait bouleversé. Il se souvint de la Terre, qu'il embrassait sans savoir, des sèves ardentes qu'il buvait aux tiges que sa main brisait, dans sa fièvre...

Il ricana.

Et sanglota longtemps... jusqu'au soir.

Alors, Don Juan sentit la nuit tomber, lourde et banale, comme une prostituée. Et la Chimère qui hantait son âme s'éveilla, et d'un coup de son aile, le poussa sur la Route. Et la route s'étendait, indéfinie.

Et tout au long, comme des flambeaux dressés, des femmes palpitaient, des femmes sanglotaient leur désir insatiable.

Don Juan passait, très las et très triste. Parfois, il s'arrêtait, fouillant les yeux révulsés.

Mais les yeux étaient vides. Tous.

Et Don Juan allait, sans cesse, tressaillant parfois, soudain, d'avoir entendu, tout bas, sangloter la Chimère.

Les femmes s'affaissaient, lorsque s'éloignait son ombre désespérée, les nerfs brisé, par l'Attente vaine d'Amour.

Et il allait, plus morne que jamais. Toutes les plaintes humaines se fondaient dans la nuit, en un hymne épou-

vantablement dissonnant au Désespoir, Dominateur implacable du Monde.

Don Juan marchait toujours... La lune bleue, annonciatrice de la Mort, lavait le ciel putride. Sur la Route nul désir ne se tendait plus.

Seul, était le Silence, et Don Juan, qui fuyait comme un assassin; car il venait d'entendre la plainte désespérée de son âme agonisante.

Et l'Ame gémissait comme un petit enfant. Et il sentait les griffes dures de la Chimère, qui l'étranglaient.

Alors, il n'eut plus conscience de rien, rien qu'un vertige qui l'emportait et le faisait fuir... fuir...

III

La Transfiguration.

Soudain il s'arrêta.

Son cœur martelait ses nerfs qui résonnaient. Un désert immense s'étendait, inondé de lune; un long cri déchirait le Silence; un cri qui ne finissait pas, le long hurlement des fauves blessés, hurlement de Mort, hurlement d'Amour.

Une forme voilée, là-bas, se dressait, tendue par le désert, droite sur le Ciel.

Elle se tut. Don Juan s'avança. L'Etre le vit, recula. Puis, comme il s'approchait encore, dit, très grave:

"Qui es-tu?... n'as-tu pas suivi la Route nécessaire, et senti palpiter les amours humaines? Qui es-tu?

Qui es-tu?..."

—Je suis Don Juan.

Parce que j'ai tout aimé, je suis venu, là, où mène la Route. Et je t'ai entendue. Et maintenant je comprends que jamais je n'avais rien entendu, puisque je ne t'avais pas entendue.

Voix mystérieuse! Voix tragique, criée par le désert à la lune morte! Voix sacrée, plus désespérée que le désespoir, plus divine que les cris des spasmes triomphants, plus sinistre que la Mort! Voix belle, belle plus que toute Beauté et toute Harmonie, plus belle que les chants où se rythment la lutte et l'effort des hommes! Voix inconnue, qui donc es-tu?

—Oh! Don Juan, regarde-moi, puisque tes regards jusqu'alors te déçurent. Regarde moi.

Je suis la Vie..."

Et d'un geste immense, l'Etre rejeta ses voiles et se dressa, nu. Et Don Juan vit les seins durs des mères, vit le sexe mâle érigé. Alors ce fut en lui, comme une Aube ruisselante de lumière. La Chimère, d'un bond, s'envola dans l'Espace. Il cria, fou de Joie, fou d'Amour.

Le Souvenir ineffable d'Amour, le souvenir des premières caresses de jadis, d'avant qu'il se prostituât, rayonna glorieux, en son âme. Et il comprit.

Eperdu, il se précipita aux pieds de l'Androgyne sublime qui souriait, lui tendait ses bras, offrait ses lèvres sanglantes.

Ivre, Don Juan s'affaissa sur la Chair ardente.

Alors le Dieu, pieusement, baisa les lèvres fanées, vieilles de tant de lèvres pressées. Il coucha le Corps qui se donnait, sur le sable.

Et penché, tendre comme une Mère, murmura la plainte divine du divin amour.

Alors Don Juan sentit ses membres s'engourdir dans la béatitude de l'Oubli. Extasié, il ferma ses paupières qui se baisèrent de leurs longs cils tremblants. Une allégresse douce, un orgueil, une certitude infinis, l'orgueil et la certitude de la conscience parfaite, divinisa ses nerfs subtilisés.

La Joie, la Joie splendide d'être fort et d'être beau, la Joie surhumaine d'être Tout, LA JOIE exulta en son cerveau, large, large comme la Mer, fit vibrer toutes les cellules de son corps.

Toutes, toutes les infiniment petites, gonflèrent, gonflèrent comme si chacune eût porté l'Univers. Des vies multiples jaillirent de sa Vie. Et le Cosmos se mira dans ses yeux, où tournoyait le vertige hallucinant de l'Eternité.

...L'Androgyne chantait.

Et peu à peu sa voix se fit plus large et plus sonore. Peu à peu sa voix s'étendit jusque vers les Mers, voix infinie où s'abîmaient et se magnifiaient toutes les voix des luttes et des triomphes cosmiques.

Et quand la Voix fut si éclatante, que seule, elle s'épanouissait dans le Silence, le Désert s'évanouit.

Et voilà que s'éleva du fond des abîmes, la rumeur tragique et obstinée, de Ceux qui, fièrement, hantés par les Chimères, seuls, les yeux morts à tout bonheur humain, vont, par les Routes obscures, vers la Foi et l'Amour uniques.

TANTALE

L'Eau et les Fruits s'offrent à la Soif et à la Faim du Désespéré qui tend dans son geste fatidique, ses mains avides d'étreindre les Nourritures fallacieuses, ses lèvres altérées.

Et le geste perpétuellement déçoit.

Or voici qu'advient l'Heure sacrée où l'Intuition éclate. Du long tourment où l'âme se crispa, est jaillie la Conscience.

Et le geste s'arrête, qui s'est connu vain.

Les Fruits sont gonflés, dorés, pendent en grappes lourdes. L'Eau est claire, souriante.

Mais l'Homme n'a plus faim, n'a plus soif. Ses yeux sont graves et fixes, dilatés par on ne sait quelle extase.

Les Nourritures se sont approchées, offertes, se tendent, implorant le geste qui fixe leur sens.

Tantale regarde très loin, immobile. L'Extase en ses yeux est devenue épouvante. Car l'Eternité lui est apparue et l'enveloppe. Les Heures se sont enfuies que rythmait son désir. Il n'y a plus en lui, que le Dédain, et l'Ennui immense.

L'Eau s'est faite toute proche des lèvres, caresse la chair impassible, monte, monte... Les branches ployant sous les Fruits ont glissé sur le front fièvreux. Des Fruits! des Fruits! tous les Fruits, dansent devant ses yeux...

L'Homme ne les voit pas.

Il n'y a plus d'épouvante dans son regard; mais la Paix. la Paix infinie...

...L'Eau a pénétré entre les dents serrées, inondé sa gorge dessèchée. Les Fruits ont recouvert sa face, et peu à peu l'ont étouffé.

Mais derrière les paupières ensevelies sous les splendeurs dédaignées, vibre et palpite un ultime sourire:

Le Sourire de Ceux qui savent.

ALTHYAOUR

Althyaour, un matin, a regardé le Soleil. Et si longtemps la Lumière est entrée en ses yeux, que, lorsqu'ensuite, il s'est vu lui-même, il ne s'est plus reconnu.

Alors, il est parti vers le Fleuve, et sept fois s'est purifié, en versant sur ses membres et les trois centres occultes de sa vie, quelques gouttes de l'Eau sacrée.

L'air était étouffant, comme lorsqu'un homme vient de mourir. Et la Renaissance n'était pas encore venue, car dans l'âme claire d'Athyaour le Désir était comme une lame bleue.

Et peu à peu, il émoussa la lame maudite, entaillant à grands coups les lianes qui obstruaient la Route. Tant qu'un jour, d'un geste de dégoût il la jeta dans la jungle. où elle devint serpent.

Désormais il fit clair en lui.

Alors transparent à toutes les lumières, il s'en fut à travers les Déserts. Le Vertige des Sables étreignit sa marche. Et parfois, très las, alors que s'élevait le chant d'âme de la lune, il rêvait de s'étendre sur la dune mouvante et dispersant sa vie en des myriades de vies, de se laisser bercer au rythme des Grands Vents, qui lui feraient une âme pareille à leur âme errante.

Mais il allait.

Et il arriva au pied de la Grande Montagne.
sept étoiles saintes, il implora l'Initiation. Et parce que,

Alors, prosterné, offrant son âme à l'incantation immuable que l'âme des rocs perpétuellement chantait aux

en lui, plus frénétique encore de n'avoir pas faillie sous les brûlures de l'épouvantable Soleil du désert, rayonnait la Soif du Feu, Althyaour se vit devant une muraille immense, et une Voix cria dans la Nuit:

"Voici les sept enceintes où s'enclôt l'Abime. Et voici les sept portes que doit franchir ta Route, ô Toi, qui veut la Lumière!

Va! Et si tu es Elu, sois à toi-même les sept clefs qui les ouvriront."

Des jours et des jours Althyaour chercha à pénétrer la Grande Enigme. Et l'Angoisse le brisait.

Derrière lui, c'était le Désert qu'on ne retraverse pas.

—Un soir, comme il s'approchait de la muraille, il vit sur une pierre noire, sept clefs posées. Il se précipita éperdu.

Les clefs!... Quel vouloir inconnu les avait offertes? Il les toucha. Elles étaient brûlantes. Il tressaillit. Il hésitait... Il en prit une, cependant. Il l'examina. C'était bien Celle qui devait ouvrir l'Inconnaissable. Une sueur violente le couvrait. Il se tordit les mains d'angoisse.

"*Si tu es Elu, sois à toi-même les sept Clefs!*"

Elu! Elu!... qui pouvait se dire Elu?...

Comme il levait la tête, il sentit la lumière des sept étoiles sacrées concentrées sur son front. Il frémit. C'était la vingt et unième heure. Une grande flamme jaillit en lui, qui le précipita à Terre. Quand il se leva, l'œil de Voyance trouait son front.

D'un geste brusque, Athyaour rejeta la Clef qu'il tenait en sa main.

"Esprit, Dieu ou Démon—cria-t-il—qui m'apporta la Tentation, sois maudit!

Par le Feu septuple où sept cent sept fois se réalise l'Incarnation!

Par le Cycle ardent des Planètes mystiques où s'incruste l'Esprit des étoiles sacrées!

Feu tripli et un! Feu essentiel! De par moi qui suis toi, de par ton âme mienne—Révèle-toi!..."

La lyre des sphères vibra. Les grandes Portes s'illuminèrent. Althyaour qui s'avançait poussa un gand cri *Les Portes n'avaient point de serrures...*

Du doigt il les poussa. Et quand il eut franchi les sept seuils, il vit devant lui un gouffre immense.

Et la Voix lui cria: "Jette-toi! si tu l'oses."

Très pâle, il se précipita.

Et il tombait. La chaleur était suffocante. Des clameurs assourdies ébranlaient la Terre.

Bientôt les pierres coulèrent comme de la lave. Et apparurent les sept métaux consacrés.

Lorsque l'Or s'évanouit—vint le Silence.

Un froid immense étreignit le vide. Le Temps, penché sur l'Espace, le dévorait.

Alors ce fut le Centre du Monde.

Althyaour entendit dans le Silence oppressant, le grand souffle de Brahma, exhalant et inhalant les mondes.

Et il devint le Silence.

NIRVANA

Le Cycle des Mondes est clos. Les Etoiles se sont endormies pour le Grand Rêve. Le Fleuve d'Oubli recouvre toutes les Vies que berce la Vague sans nom, qui n'a point de source et point de fin.

Voici que palpitent les vibrations ultimes des choses, qui, déjà, furent.

Voici que s'immatérialisent les Cieux, d'où peu à peu se dégage la Fumée des Grands Feux.

Six fois la flamme s'est éteinte, puis réembrasée. Et maintenant, c'est le Silence, dans la transparence sublime des univers.

C'est l'Heure où la Voix ineffable, que nul ne doit entendre chantera l'Incantation éternelle, qui est l'Ame du Silence.

La dernière lueur frémira dans la dernière étoile.

Le dernier sourire se sera figé sur les lèvres extasiées.

Mon Ame?...

ETERNITE...

LE MYSTERE DE L'ANDROGYNE

Les Temps sont révolus! Le Grand OEuvre va s'accomplir. Le cycle d'Espace se clôt dans l'extase androgyne.

Hommes! Entendez le Mystère surhumain!...

...L'Humanité a possédé la Terre. L'Humanité est l'âme vibrante de la Terre; est, tendue vers la Conscience, l'Ardeur éternelle jaillie du Feu occulte vers le Feu visible. Et son flux palpitant perpétuellement s'échappe des pôles mâle et femelle du monde, en deux vagues immenses, ruées vers le Soleil.

Et l'Ether s'effare de sentir le choc incessant des deux rythmes adverses, mêles en une étreinte fulgurante où se crée sans cesse, pour sans cesse se détruire l'Etre astral de la Terre, médiateur des Feux divins.

Mais un jour viendra,—comme jadis il en est venu—où l'Etreinte flamboyante qui, des siècles, s'effrèna en vain dans l'indifférence des cieux mornes, s'incarnera, afin que se réalise le Grand OEuvre de la Conscience.

Ce jour là, un homme apparaîtra sur la Terre, qui portera en lui la Destinée tragique. Longtemps il errera à travers lui-même, cherchant le grand secret qu'il aura pressenti. Puis, un jour, alors que l'horreur du Sang bouleversera la Terre, et que, plus frénétique, se ruera la double vague des magnétismes polaires,—alors, l'ELU se révèlera. D'avoir pénétré par la magie de l'Amour occulte, l'Essence mystique du FEU, il s'accomplira à l'image du Feu.

...Et vers lui, maintenant, convergent les deux flux polaires. Et c'est en lui, le Possédé! qu'éclate le spasme du Feu humain.

Alors lui, l'Androgyne, dévoré par le tourment de sa Plénitude sublime, Flambeau hiératique dressé parmi la ruée des flammes, où, Phœnix, il brûle et sans cesse renait de ses cendres embrasées, éperdu, ivre d'Orgueil et de désespoir, Equateur du Monde, marche, marche à travers les Déserts incendiés de lumière, où tout n'est qu'ombre, cependant, pour Lui, l'Etoile flamboyante aux cinq flammes mystiques,—marche, éternellement marche, hors des Temps, hors des Cieux, dansant en lui-même la danse de Shiva père-mère,—Ame du Feu, par quoi se réalise l'Univers.

Jusqu'au jour où, pour la cinquième fois, sa marche aura incendié la Terre.

Alors Celle qui habite la Grande Montagne, saura que l'Heure est venue.

Elle descendra vers les Plaines, portant en son âme le double visage de la Lune.

A l'eau du Fleuve sacré, Elle offrira sa virginité. Elle passera au travers des jungles emplies de Ténèbres; et les fauves la violeront, sans la posséder.

Et lorsque le Soleil s'élancera à nouveau vers la Terre, elle traversera la Route du Flamboyant.

Il s'arrêtera alors:—et acceptera l'Offrande.

Lentement, entrecroisant leurs mains, ils remonteront le Fleuve, qui bouillonnera sous leurs pas.

Et lorsqu'Elle l'aura conduit à la plus haute cime de la Grande Montagne,—transfigurée par la Toute-conscience, Elle se perdra dans la Flamme parfaite, où, dès lors, rayonnera la Septuple Ardeur.

Cependant les deux vagues humaines, qui sans cesse

jailliront des pôles de la Terre, viendront lécher la Grande Montagne, pour s'unir dans la totale splendeur du Grand Oeuvre.

Et la Montagne, peu à peu, enivrée du magnétisme ardent, se fera vivante.

Et le septième jour, à l'aube, ce sera comme une tige immense au sommet de laquelle s'épanouira la fleur de Lotos aux 777 pétales.

Et le huitième jour, une grande tempête se lèvera de par delà les Déserts.

Et le vent qui soufflera, d'un coup, éparpillera sur la Terre, les pétales du Lotos.

INVOCATION

Adam-Kadmon! Père-Mère! mon ancêtre et moi-même...

Adam-Kadmon! Sang de tous les Sangs, par tous les Sangs! Reconnais en Celui qui doit venir l'Ascension de ta chûte.

Car Toi, tu t'es déployé, de chair, en l'Espace; et clos, de par l'esprit...

Et lui se sera clos, de chair, vers le Temps, et déployé de par l'esprit, dans la quintuple essence.

Ainsi sa Satiété aura parachevé le cycle que ton Désir ouvrit.

Et ce sera Lui, le Rédempteur!

Et, une fois encore, après tant de fois, l'Humanité sera lavée par le Déluge, pour la nuit précessoriale de l'Homme nouveau, issu de toutes les morts.
—Le Grand Sacrifice!...

Adam-Kadmon!...
Père-Mère!...

O Rayonnant!...

TABLE DES MATIÈRES

Prélude

Les Chants de la Fatalité — Pages

La Destinée s'est glissée.. 17
Du plus profond de la douleur.. 19
Ma vie est une danse.. 21
Ma vie, comme tu es belle.. 23
Ma vie est une symphonie.. 25
Emporte-moi!.. 27

Flammes mystiques

Hymne à la souffrance.. 31
Vocero.. 33
Election mystique.. 35
L'Incantation solaire.. 37
Tempêtes.. 39
Offertoire.. 41
Le Chant des Rose-Croix.. 43
Le Calvaire.. 45
Résurrection.. 47
Imploration.. 49
Epithalame.. 51
Ailes mystiques.. 53
Incantation d'Amour.. 55
Exultation.. 57

L'Elevation de l'Amour

Amour charnel

Le Poëme du Vent.. 61
Midi!.. 63
Caresses.. 65

Amour mystique
L'Amour des hommes.. 67
Oh! la splendeur des nerfs! 69
" La Hora de Alma ".. 71
Amour androgynique
Ce soir l'Impossible.. 73
Narcisse.. 75
Amour divin.. 79
Apoloemus :
Quand Isaïl, prince de Samarcande.. 83
Colomb rêve, accoudé.. 85
Depuis toute l'Eternité.. 87
Le Jour que l'Enfant s'en fut.. 89
Le Flux éternel.. 91
L'Oubli.. 93
La Fonte des Neiges.. 95
Visions occultes
Hashish.. 99
La Mort d'Aphrodite.. 101
Le Chant des Fièvres rouges.. 103
Hallucination.. 105
Le Triomphe de la Mort.. 107
Visions cosmiques
Les Noces élémentales.. 113
L'Elévation tragique.. 117
Le Chant des plénitudes.. 119
Concentrations
La vie est immense.. 123
Il est une chose plus grande.. 125
O mon Ame! où vas-tu?.. 127
Vivre, c'est toucher chaque chose.. 129
Tout ce qui est en dehors de soi.. 131
Il suffit d'écouter les battements.. 133
Il n'y a pas de rythme cosmique.. 135

Ce qui compte en nous.. 137
Il n'est au monde qu'une seule parole.. 139
Atlas.. 141
Mystères
La Tragédie de l'Orgueil.. 145
Le Miroir de Shinto.. 149
La Tragédie de la Femme.. 155
Le grand pardon.. 161
La Tragédie de l'Homme. (Don Juan).. 167
Tantale.. 173
Althyaour 175
Nirvana.. 179
Le Mystère de l'Androgyne.. 181
Invocation.. 185

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

313

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

P.E.B.
12 MARS 1993
MORISSET

17 MARS 1993

CE

a39003 0036444646

PS 8535 .U34R4 1 SER
919
RUDHYAR, DAN
RHAPSODIES

CA PS 8535
.U34R4 1 SER 1919
COO RUDHYAR, DAN RHAPSODIES.
ACC# 1279673